

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

La mission culturelle des catholiques  
L'éducation mystique du XVII<sup>e</sup> siècle français  
Faut-il reviser les concepts de capital et de propriété ?  
Pour mieux comprendre l'Angleterre...  
De la sagesse augustinienne  
L'Allemagne catholique en face de la victoire de Hitler  
L'agonie de la Russie impériale jugée par un Anglais  
Noël noir  
A méditer d'ici trois ans  
En enfer, au XX<sup>e</sup> siècle

Agostino Gemelli, O. F. M.  
Antoine Lestra  
Georges Legrand  
Hilaire Belloc  
Jacques Maritain  
Dr Joseph Eberlé  
Comte Perovsky  
Pierre Ryckmans  
Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe  
Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Philologie en Belgique, Mgr J. Schyrgens. — États-Unis.

## La Semaine

De nombreux comptes rendus ont paru déjà sur le volume édité par le vénérable lord Halifax et où se trouvent réunis les documents originaux des *Conversations de Malines*. Celui qui vient de publier l'abbé R. Draguet, professeur à la faculté de théologie de l'Université de Louvain, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, mérite une mention spéciale, car il nous apparaît un peu comme le jugement anticipé de l'histoire impartiale. Citons :

*Il est actuellement impossible de mesurer l'influence que ces entretiens, désormais fameux, exerceront sur les destinées de l'anglicanisme. Quand, il y a quelque cent ans, les Tractariens déclenchèrent le mouvement d'Oxford, eût-on pu prévoir que leur campagne conduirait au mouvement de recatholicisation si vigoureusement mené aujourd'hui au sein de l'anglicanisme? On peut seulement constater que les Conversations de Malines ont suscité dans le monde anglican, un intérêt profond et, chez beaucoup, une immense espérance : leur arrêt, à la mort du cardinal Mercier, y a laissé autre chose que des déceptions. Quelque chose s'est passé, pense-t-on, qui eût été impossible il y a un quart de siècle, et si le résultat final qu'aucun des participants n'a cru possible à si brève échéance, ne s'est pas produit, la vertu du geste posé, on le sent, est loin d'être épuisée.*

Ajoutons que ces *Conversations* ne furent possibles que grâce à l'extraordinaire prestige et à la charité rayonnante de notre grand Cardinal.

Nous l'avons écrit précédemment déjà, nous avouons ne pas comprendre que tous nos frères anglais ne se soient pas vivement réjouis en apprenant que des frères séparés s'en étaient allés frapper à la porte d'un Prince de l'Église pour parler religion! « Mais que diriez-vous si le cardinal de Westminster recevait des nationalistes flamands pour s'entretenir avec eux de la question flamande? », nous opposa un jour un ami anglais. Et dans la réponse que fit le *Tablet* (dans son numéro du 20 décembre) aux notes que nous lui avions consacrées — réponse que nous avons préféré passer sous silence tant le « ton » et la « manière » de polémique de cette publication catholique nous paraissent peu conformes au véritable esprit chrétien — il était dit aussi : « Fasse le ciel qu'aucun Anglais ne se butte jamais à la question flamande avec une connaissance aussi réduite de la Belgique contemporaine! » Et nous qui pensions que les difficultés purement religieuses que rencontre l'Église partout où elle lutte pour le salut des âmes intéressaient directement tous les catholiques! Le seul fait de comparer des conversations portant exclusivement sur des problèmes religieux, avec des conversations « nationalistes » et donc politiques ne justifie-t-il pas l'opinion qui attribue l'opposition de certains catholiques anglais aux *Conversations de Malines* à un nationalisme, peut-être inconsistant d'ailleurs?

Citons encore l'abbé R. Draguet :

*Il est plus surprenant, à certains égards, qu'une fraction de l'opinion catholique en terre britannique n'ait pu assister sans nervosité aux entretiens de Malines. Il est difficile d'évaluer son importance, car les jugements péremptoires de certains polémistes au ton volontiers sarcastique ne sont pas nécessairement adoptés par tous ceux qui les lisent. Il est en tous cas maintenant clair pour tout le monde que ni l'Église ni la foi qu'elle prêche ne furent en péril à Malines. Ces entretiens ressortissent à une méthode d'approche de l'anglicanisme aussi catholique et aussi sensée que celle au nom de laquelle on les décria avec tant d'acrimonie. Il s'agissait seulement, pour les membres catholiques, d'indiquer les abords de la vérité à des hommes passionnément attachés à sa recherche et qui se trouvent représenter la force la plus saine et la plus agissante de l'anglicanisme, en même temps que de leur faciliter cette recherche en distinguant à leur usage entre les principes imprescriptibles et leurs modalités contingentes d'application. Tel fut le sens de Malines. Si des entretiens aussi simples de caractère, aussi limpides d'intention, ne se sont pas naturellement produits en terre britannique, est-il juste d'en faire un grief aux « Continentaux »? Si c'est à la porte de ceux-ci que des anglicans sont venus frapper, c'est peut-être que « le Continent » n'est pas si incapable qu'on le lui a répété de comprendre quelque chose d'une situation anglaise. Hétons-nous d'ailleurs de l'ajouter : s'il en est, parmi nos frères anglais, que la seule idée d'un contact amical entre catholiques et anglicans jette dans un affolement qui leur fait découvrir partout des compromissions scandaleuses avec l'hérésie et le schisme, il en est d'autres, au zèle plus discret, qu'une autre pénétration de la psychologie de leurs compatriotes dissidents, un sens plus aigu de l'histoire et des réalités du temps présent, engagent à adopter des méthodes plus iréniques, plus humaines et plus conformes à la grande tradition missionnaire catholique.*

Une longue persécution, des luttes religieuses ardentes, rendaient difficile que des entretiens comme ceux de Malines eussent lieu en terre anglaise. Trop de malentendus, trop de passions accumulées, opposent toujours, là-bas, catholiques et protestants. Mais Malines a changé quelque chose. Malines a cristallisé des possibilités nouvelles. La mentalité d'union fait de grands progrès partout. La Providence a ses vues. Certes, il est difficile de ne pas regretter que le cardinal Mercier n'ait pu présider pendant quelques années encore à des rencontres où catholiques et protestants fraternisaient dans l'amour de leur Maître commun, Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais à chacun de nous incombe la tâche de continuer l'œuvre de rapprochement dans la ligne tracée par le cardinal Mercier : prier et nous appliquer à mieux comprendre nos frères séparés, nous réformer en nous dépouillant de nos préjugés et en reconnaissant nos errements. Répétons-le sans nous

lasser : le problème n'est pas de savoir qui est dans la vérité — nous savons que nous avons le privilège et le bonheur de posséder l'Unique vérité — mais comment amener nos frères séparés à renoncer aux erreurs partielles qui les tiennent éloignés de nous? Doctrinalement, tout le chemin qui nous sépare est à faire par eux; psychologiquement, une grande partie de ce chemin est à faire par nous...

\* \* \*

La conclusion du beau compte rendu de M. Draguet mérite d'être soulignée aussi :

*Les théologiens peuvent trouver ample matière à réflexions dans les mémoires et les comptes rendus qui notent les discussions que ceux-ci ont provoquées. A chaque page, ils se sentent invités à préciser leurs méthodes, à distinguer plus que jamais entre la foi et son interprétation philosophique, à préciser avec soin les degrés différents de certitude que le magistère ecclésiastique attribue lui-même à ses divers modes d'expression, enfin à prêter plus d'attention dans leurs démonstrations à la réalité du développement doctrinal. C'est par ces voies que les catholiques ont trouvé l'audience des anglicans à Malines; il est légitime d'espérer qu'elles conduiront à de nouveaux résultats, d'autant que ce sont elles qui assurent à la théologie son caractère scientifique.*

Ne soyons donc pas plus difficiles que le Bon Dieu! Il a révélé aux hommes certaines vérités à croire. N'exigeons que ce qu'Il exige. Laissons libre ce qu'Il laisse libre. Ayons le culte de la Vérité historique. Et puisque Notre-Seigneur conserva aux éléments humains un grand rôle dans la vie de Son Eglise, n'oublions pas leur caractère humain et ne demandons à personne de les considérer autrement que comme humains...

\* \* \*

« Si cela va sans dire, cela va encore bien mieux en le disant » aurait répondu un jour Talleyrand. Ce mot nous est venu à l'esprit en lisant l'importante déclaration publiée par le *Standaard*, dimanche dernier. Deux longues colonnes signées : *De Standaard*. A la question que nous posions dernièrement, ici, à l'organe qui exerce en ce moment, en Flandre, la plus grande influence : « Pourquoi ne pas assurer les dernières et décisives victoires flamandes au cri de : Vive la Belgique! », le *Standaard*, dans un langage peut-être un peu romantique et grandiloquent, répond aussi clairement et aussi nettement que possible. Bravo! et nous applaudissons des deux mains!

Certes, le *Standaard* explique son « belgicisme », et il fait bien puisque trop de bons esprits, en Flandre, s'interrogent à ce sujet. Il le fonde sur l'intérêt de la Flandre, et il a raison. Il ne craint pas d'écrire : *S'il était nécessaire pour que la Flandre puisse vivre libre et grande, de liquider la Belgique, cela ne nous effrayerait pas, et cette opinion est légitime.*

Si, en temps ordinaire, il peut être dangereux et même odieux d'envisager certaines hypothèses, il est des cas où une situation trouble, un état morbide, ne se traitent que par la franchise absolue et en débridant la plume jusqu'à l'os.

A l'heure actuelle, pour rallier beaucoup de Flamands à un « belgicisme » convaincu et agissant, il est nécessaire de leur dire que le bien de la Flandre est la préoccupation politique prédominante de ceux qui, cherchant à résoudre notre problème intérieur, ont conclu au maintien de l'Etat belge.

\* \* \*

Le *Standaard* déclare donc nettement que les Flamands sont Belges uniquement parce que l'intérêt flamand le commande.

*Pour son renouveau, pour son expansion culturelle et économique, la Flandre a tout intérêt à ce que soit maintenu le lien politique belge, écrit-il.*

Et l'organe flamand souligne les déclarations officielles faites en 1930 contre la tendance unificatrice qui présida, il y a cent ans à la création d'un Etat que l'on souhaitait unitaire en matière de langue, d'esprit, de culture. Il reconnaît et exalte le rôle important joué actuellement par la Couronne dans la réforme salutaire qu'elle s'impose, pour conclure par ces lignes :

*C'est dans l'Etat belge que le peuple flamand peut efficacement réaliser la plénitude de sa force, de sa liberté et de sa prospérité économique et culturelle. Non pas par opportunisme; non pas pour notre commodité, non pas par nécessité européenne ou par crainte de provoquer l'opposition de la diplomatie européenne, mais purement et simplement par intérêt flamand, et par désir d'expansion flamande par notre volonté de parler encore une fois à tout l'univers, nous voulons assurer notre force et notre unité dans le sein de la Belgique. La conquête du pouvoir de l'Etat n'est pas pour le flamingantisme un but mais un moyen. Le but à atteindre est le déploiement total de la force populaire flamande. Pour l'atteindre, nous contraindrons ceux qui détiennent le pouvoir de ne l'employer qu'à des fins entièrement conformes au bonheur du peuple flamand. Notre force et notre volonté nous disent que l'Etat belge servira le peuple flamand. Voilà pourquoi nous serons un jour les nouveaux patriotes belges, et les survivants du funeste transquillonisme seront traités à notre Etat.*

Félicitons-nous vivement d'avoir provoqué d'aussi fermes déclarations. Et que notre confrère ne craigne pas de se répéter sans cesse. Que de Belges encore, qui s'imaginent que le mouvement flamand est antipatriotique et rêve de détruire la Belgique! Une transformation de la maison commune est nécessaire; mais que les Flamands proclament donc, sans se lasser, leur attachement à cette demeure commune!

\* \* \*

Parlant de cette déclaration solennelle du *Standaard*, le *Tijdschrift* d'Amsterdam n'hésite pas à annoncer en gros caractères : *Le Standaard catholique accepte le point de départ des nationalistes flamands!* On n'a pas peur de l'exagération sur les bords de l'Amstel. Parmi les catholiques flamands — explique le journal hollandais — il y a deux tendances qui s'opposent violemment : les belgicistes et les nationalistes. Par un beau tour de passe-passe, le journal catholique d'Amsterdam ne craint pas d'affirmer que les belgicistes posent la Belgique comme un postulat, tandis que les nationalistes ne l'acceptent que si elle est utile au peuple flamand. Et alors que la déclaration faite par le *Standaard* en réponse à notre question pressante est un coup droit au nationalisme, voilà que le correspondant (nationaliste!) du *Tijdschrift* la présente comme « un adieu au belgicisme et une acceptation du point de départ des nationalistes »!...

*Verba et voces!* Des mots et rien que des mots! Le *Standaard* crie *Vive la Belgique* parce qu'il est convaincu que l'intérêt de la Flandre exige l'existence de l'Etat belge. Tout belgicisme réfléchi doit se fonder sur l'intérêt qu'ont les Flamands et les Wallons de maintenir la communauté de vie politique qui les unit depuis un siècle. Dans les nuées qui couvrent le pays flamand, au milieu des équivoques qui y règnent et des malentendus que l'on y propage il était d'importance capitale que le journal le plus écouté précisât sa doctrine et formulât nettement sa pensée. C'est fait et très bien fait. Encore une fois, bravo! Les nationalistes auront beau ergoter et embrouiller, si le *Standaard* ne craint pas de revenir le plus souvent possible sur sa déclaration, l'atmosphère flamande se clarifiera toujours de plus en plus au grand profit de la paix intérieure, de la concorde nationale et... de la victoire flamande!

\* \* \*

En France, M. Pierre Laval a constitué le quatre-vingt-sixième ministère de la Troisième République! Quatre-vingt-six ministères en soixante ans, faites la division... La démocratie politique est

l'instabilité érigée en système. Comment gouverner dans d'aussi lamentables conditions?

Chez nous, le bon sens national et une décentralisation bien plus grande qu'en France, corrigent quelque peu les tares congénitales du régime. Et puis, il y a la monarchie, cette clef de voûte qui reste en dehors des dissensions intestines et qui assure un minimum de stabilité. Il y a aussi l'exigüité du territoire. Il y a enfin nos traditions religieuses et notre admirable effort scolaire. De même qu'en France c'est l'école laïque qui a conduit le parlementarisme à cette décomposition qu'il étale sous nos yeux, de même en Belgique, l'école libre nous a préservé du pire en alimentant sans cesse l'armée catholique en cadres et en hommes.

\* \* \*

La question scolaire, âme de la défense catholique! Elle se pose en Angleterre, en ce moment, comme l'explique plus loin notre ami Hilaire Belloc. Elle se pose d'ailleurs, tôt ou tard, dans le monde moderne, partout où les catholiques sont assez nombreux pour qu'il ne soit plus possible de négliger leurs revendications sans faire œuvre de persécution directe.

Commentant les incidents de la vie parlementaire anglaise, le *Peuple* écrit : « Ces messieurs des écoles confessionnelles — surtout ces messieurs des écoles catholiques — veulent retenir les enfants sous leur influence, mais entendent le faire à petits frais et ne se soucient pas de donner à leurs élèves plus d'instruction qu'il n'est indispensable au maintien de leur popularité. Les catholiques auraient à payer, si la loi était entrée en vigueur, les frais d'un millier de classes supplémentaires, et ils mirent tout en œuvre pour échapper à cette obligation ».

Autant de mots, autant d'inexactitudes. Les écoles officielles sont payées avec l'argent de tout le monde. Ces écoles officielles ne conviennent pas aux catholiques. L'Eglise veut que l'âme infantine se forme dans une atmosphère tout imprégnée de vérité catholique pour lui conserver ce que les parents chrétiens transmettent de plus précieux à leurs enfants : la foi au Christ et à son Eglise. Cet enseignement-là, les catholiques le créent et le soutiennent, partout où ils le peuvent, souvent au prix des plus lourds sacrifices. Ils demandent, au nom de la justice distributive, que puisque l'Etat, avec l'argent de tout le monde, intervient dans les frais d'instruction des enfants, il n'exclue pas les enfants des catholiques et subsidie les écoles libres au même titre que les écoles officielles.

Quant à accuser les catholiques de vouloir retenir les enfants sous leur influence mais à petits frais, et en ne se souciant pas de donner à leurs élèves plus d'instruction qu'il n'est indispensable au maintien de leur popularité, il faut une jolie audace pour oser affirmer de pareilles énormités en Belgique où l'enseignement catholique libre est fréquenté par la majorité des enfants du pays, où les catholiques se sont saignés à blanc pour leurs écoles, où les 5/6 des élèves qui font des études gréco-latines — l'élite du pays, la substance grise de son cerveau — les font dans des établissements catholiques non subsidiés et où l'Université catholique est l'université la plus fréquentée du pays!

\* \* \*

Ce sont les élus catholiques du *Labour Party* qui ont fait échec à leur chef M. Mac Donald. Remarquons à ce propos que *Labour Party* et *Parti ouvrier belge* n'ont presque rien de commun. Le travailisme anglais et le socialisme de chez nous sont à peu près comme le jour et la nuit. Il y a des catholiques, très peu d'ailleurs, dans tous les partis de la Chambre des communes. Les luttes politiques anglaises sont essentiellement différentes des nôtres. Les mêmes mots désignent des réalités complètement distinctes.

Parler de gouvernement socialiste en Angleterre pour désigner le règne de M. Mac Donald, c'est se tromper du tout au tout. Le bourrage de crâne qui sévit en démocratie politique multiplie ces confusions parce que chaque parti entend exploiter à son profit les événements étrangers qu'un certain air de parenté avec des situations nationales lui permet d'employer comme arguments pouvant servir à étayer sa politique propre.

\* \* \*

M. Vandervelde a expliqué dans le *Peuple* pourquoi il est adversaire des crédits militaires que va demander le gouvernement. A l'en croire, ces crédits ne serviraient qu'à jeter de l'argent en vue d'une éventualité invraisemblable. Il y aura peut-être une guerre à l'est, une invasion de la Pologne par l'Allemagne. Rien ne menace l'ouest. « Dans l'état actuel des choses, une agression non provoquée contre la Belgique, de la part de n'importe laquelle des autres puissances signataire du Traité de Locarno, est, de toutes les hypothèses, la plus improbable, la plus invraisemblable. »

On aura facile, au Parlement, à mettre le « Patron » dans l'embaras. Que faudrait-il donc faire, M. Vandervelde? Sommes-nous suffisamment prêts à nous défendre?

Si jamais l'Allemagne attaquait la Pologne et que la France laissait faire, nous serions menacés l'indemmain.

Il est très facile de crier : pas de nouvelles charges militaires, mais au contraire qu'on réduise celles-ci! Avant 1914, on parlait un semblable langage, on invoquait les traités — tout comme maintenant — et on a payé assez cher les lourdes erreurs commises.

\* \* \*

Le citoyen P.-H. Spaak rue dans les rangs du parti socialiste. Il qualifie de « poison » les préoccupations gouvernementales des chefs rouges. Pas de pouvoir partagé avec les bourgeois! « Ce qu'il faut, c'est conquérir le pouvoir en affirmant la pensée socialiste tout entière et non y participer dans la mesure où nous consentirions à atténuer nos principes »...

« J'en suis sûr, écrit-il dans le *Peuple*, dans les années qui viennent, nous ne triompherons que dans la mesure où nous serons éloignés des compromissions, des participations passagères et impuissantes, dans la mesure où nous serons farouchement et entièrement socialistes ».

Mais quelle est la pensée socialiste, demanderons-nous? Que veut ce bon citoyen Spaak? Le socialisme belge, qui n'a plus de doctrine, et qui n'en eut d'ailleurs jamais beaucoup, a trop bien réussi. De la « misère imméritée » des travailleurs, il ne reste plus grand chose, grâce, en bonne partie, rendons-lui cet hommage, aux efforts du Parti Ouvrier belge, devenu un parti de petits bourgeois propriétaires.

« Puissent les délégués au Congrès du mois d'avril partager cette conviction ». A ce souhait du citoyen Spaak, nous en ajouterons un autre : Qu'à ce congrès, la tendance Spaak du parti socialiste définisse donc, avec netteté, ce qu'elle entend par « être farouchement et entièrement socialistes », chez nous, en Belgique.

Adversaires résolus des abus du capitalisme et de la dictature de la Haute Finance, nous sommes extrêmement curieux de connaître « la pensée socialiste tout entière » que comptent leur opposer M. Spaak et ses amis.

---

Propagez  
la Revue catholique

# La mission culturelle des catholiques

## A propos de la réunion annuelle de Görresgesellschaft

J'ai assisté récemment à la réunion annuelle de la *Görresgesellschaft*. Invité très courtoisement par le comité, j'en ai suivi les travaux; j'ai également étudié l'organisation et examiné les résultats de cette association qui, depuis un demi-siècle, a stimulé avec succès l'activité scientifique des catholiques allemands. Ce n'est pas ici le lieu de faire rapport sur les séances de cette année et d'analyser les résultats obtenus dans les divers domaines abordés par le *Görresgesellschaft*. Nos journaux en ont donné des comptes rendus suffisants pour tenir leurs lecteurs au courant. Mais il nous paraît utile de prendre occasion de ce congrès pour mettre en lumière quelques aspects du rôle culturel qui incombe actuellement aux catholiques. Je ne prétends pas que les catholiques des diverses nations doivent prendre modèle sur les catholiques allemands et en importer les méthodes et les organisations. Mais, pour nous en tenir aux catholiques italiens, j'estime que l'étude de ce qui se fait à l'étranger nous aidera à mieux envisager le problème de l'activité que nous avons à fournir; il sera en outre profitable de comparer ce que font les catholiques allemands avec ce que font les catholiques des autres pays.

On peut dire en deux mots ce qu'est la *Görresgesellschaft* et la mission qu'elle s'attribue. Elle veut servir les intérêts de la science catholique en aidant les savants catholiques, encourageant des recherches collectives et individuelles, entreprenant des publications, etc... Elle s'adresse à la science pure et aux savants de profession. Ce n'est pas là, pourrait-on objecter, précisément défendre la pensée catholique. Mais il suffit de rappeler que l'Eglise n'a peur que d'un seul ennemi, l'ignorance, et que la recherche pure, faite sans préoccupations d'aucune sorte et notamment sans préoccupations religieuses, finit cependant par servir la Foi, parce qu'elle en montre les harmonies avec les vérités humainement connues. En outre, promouvoir la science pure veut dire promouvoir la formation des dirigeants de la vie sociale et coopérer au progrès du savoir scientifique, cela contribue donc à prouver que les catholiques, autant et plus que les autres citoyens, ont à cœur les intérêts supérieurs de la nation.

Ce sont là des idées simples et claires, qui, par conséquent, ne sont pas reçues par tous. Celui qui connaît l'histoire de la *Görresgesellschaft*, sait comme son fondateur, le baron von Hertling — mort en 1919 après avoir donné à son pays toute son activité comme philosophe insigne et comme professeur d'Université, et être parvenu, comme homme politique, au plus haut degré de la vie publique — dans les premières années de sa vie, dut lutter énergiquement pour faire triompher l'idée de la *Görresgesellschaft*. Ce fut en septembre 1875 que Hertling, avec six jeunes hommes de son âge, fonda cette association au cours d'une séance historique tenue à Rolandseck, sur le Rhin. Une date significative que cette année 1875! On était au lendemain de la victoire sur la France; au lendemain de l'unification de l'Allemagne: dans l'effervescence de vie de ce peuple allemand qui se sentait appelé à exercer une grande influence en Europe. C'était aussi la période des luttes contre l'Eglise catholique et d'une lutte qui assumait le caractère de défense des droits de la culture laïque contre le catholicisme. C'était l'époque où « allemand » s'opposait à « romain » et l'histoire servait entre des mains habiles à justifier cette conception, comme la théologie était, en d'autres mains, le moyen de prouver qu'il fallait... se libérer de Rome. C'étaient encore les années où triomphaient le positivisme et le matérialisme, contre lesquels

pouvait seule être efficace l'arme d'une philosophie capable de mettre en valeur les données des sciences positives et d'harmoniser les droits de l'esprit avec ceux du corps. Ainsi restait ouverte aux savants catholiques une voie qui pouvait les conduire à des résultats précieux, comme, à la même époque, la vie publique s'offrait à d'autres hommes, terrain propice pour démontrer la fécondité de la doctrine sociale qu'enseignait alors Léon XIII.

von Hertling fut l'homme qui comprit tout cela. Pour être juste, il faut néanmoins ajouter qu'il n'aperçut pas avec la même clarté la fonction d'une Université catholique dans son pays. Plus d'une fois, nous en avons discuté dans sa maison hospitalière de Munich. Dans ces conversations familières et intéressantes, pour me montrer quelle était, à sa manière de voir, la mission des savants catholiques, il me racontait sa vie et les luttes qu'il avait dû soutenir, il me rappelait comment, à vingt-trois ans, il avait conquis ses titres à Bonn par une thèse sur Schopenhauer, comment il était resté professeur libre durant vingt-cinq semestres en cette Université rhénane et comment il avait ensuite conquis une chaire à l'Université de Munich, d'où il enseigna brillamment, durant tant d'années, la doctrine scolastique. Mais dans son récit, il s'enflammait lorsqu'il me racontait comment, à trente-deux ans, il eut l'idée, avec quelques amis, de fonder le *Görresgesellschaft*. Il se proposait d'aider les jeunes gens qui sont dans les Universités à achever leurs études, à conquérir, avec une chaire, la renommée, à devenir maîtres de la jeunesse nouvelle, pour pouvoir, à côté des plus grands maîtres, en histoire, en philosophie, en sciences naturelles, enseigner les vérités de la Foi et la doctrine du Catholicisme. De cette manière, Hertling et ses amis se proposaient de prouver par le fait comment il existe entre la science et la Foi des harmonies intimes, et en même temps, ils servaient la nation en développant la formation de la jeunesse catholique et en préparant celle-ci à la vie scientifique. Mais comme la fondation et le fonctionnement d'une Université catholique exigent des ressources énormes (Hertling avait sous les yeux les Universités allemandes qui prenaient alors des proportions de mastodontes) et comme la recherche scientifique absorbe un patrimoine considérable, il valait mieux, pensait-il, aider les jeunes gens qui font leurs armes dans les Universités de l'État, à s'affirmer et à donner des résultats positifs. Il voyait en outre un avantage, pour la formation de ces jeunes gens, à être placés dans la vie des Universités publiques, dans la nécessité de défendre leur Foi, en eux-mêmes et dans les autres, tandis que vivant dans le cercle fermé et paisible, dans l'atmosphère d'une Université catholique, les esprits finiraient par s'endormir.

Cette conception était unilatérale. Mais comme chacun le sait, elle a encore, en beaucoup de pays, notamment en Allemagne, de nombreux partisans.

Je me souviens d'avoir tenté en vain de convaincre von Hertling, que je connus lorsqu'il avait déjà septante ans, qu'il était dans l'erreur. Il pensait que la *Görresgesellschaft* serait plus utile aux catholiques allemands que la fondation d'une Université catholique. Quoi qu'il en soit, on doit reconnaître que la création de la *Görresgesellschaft* fut une idée féconde, bien que, à mon avis, ses progrès vigoureux aient fini par convaincre un grand nombre de l'inutilité d'une Université catholique.

La fécondité de la *Görresgesellschaft* est manifeste dans les faits suivants: publication du *Staatslexicon* et du *Corpus Concilii Tridentini*; fondation des deux revues *Historisches Jahrbuch* et

*Philosophisches Jahrbuch*; fondation d'un Institut historique à Rome; recherches historiques et archéologiques poussées en Italie et en Espagne; une foule de jeunes gens aidés et soutenus dans les débuts de la carrière.

Telle fut l'œuvre de von Hertling d'abord, puis de von Granert, et actuellement de Finke, le célèbre historien de Fribourg, les trois premiers présidents de la *Görresgesellschaft*. A cette œuvre ont collaboré les quatre mille membres de l'Association; et surtout cette conscience, très vive chez les catholiques allemands, de l'obligation qui leur incombe de promouvoir les études scientifiques et d'aider les savants sérieux et capables, fut l'animatrice de toute cette activité d'un demi-siècle.

A la quarante-quatrième assemblée, tenue en octobre dernier à Cologne, le président Finke, après avoir pris l'engagement au nom de ses associés, d'entreprendre et de mener à bonne fin l'édition d'Albert le Grand. — « Albert le Grand est nôtre », dit-il, « il est Allemand », « il est notre gloire » — pouvait faire un fier bilan du travail accompli et montrer comment la société, traversant victorieusement la période de guerre, celle de l'inflation et de la crise économique, témoigne de la conscience qu'ont les catholiques allemands de leur mission culturelle. Le Congrès de Cologne, comme ceux des années précédentes, fut donc une relation méthodique, intéressante, documentée, du travail accompli par les catholiques allemands durant l'année écoulée. Dyroff, Dölger, Dessauer, Wust, Plasmann, Hoenecker, Wasmann, Söhngen, Schmidt, Finke, Beyerle, Strieder, Wulf et beaucoup d'autres (je cite de mémoire et sans ordre) présentèrent des comptes rendus attestant une activité sérieuse et féconde, spécialement dans le domaine historique, archéologique, dans les sciences sociales; moins importante, quoique digne d'éloges, en philosophie dans les sciences positives.

Il me parut que, dans l'assemblée de cette année, une caractéristique se produisait, qui pourrait exercer une influence notable sur l'activité future de l'Association (1). Beaucoup de congressistes ont exprimé l'avis que l'Association, tout en conservant son activité principale d'aider les savants et de promouvoir les recherches, spécialement les recherches collectives, devrait cependant désormais faire de ses assemblées annuelles l'occasion et l'instrument de documentation mutuelle et de collaboration dans l'étude des problèmes qui intéressent particulièrement les catholiques. Plusieurs ont également signalé le besoin qu'éprouve le théologien d'entrer en contact avec l'archéologue, l'historien, le philosophe et, réciproquement, la nécessité, pour les spécialistes du droit, de la médecine et de la théologie, de porter les résultats de leur recherches à la connaissance du théologien, afin d'en recevoir lumière et assistance. On attribua ce besoin de contact au changement des conditions de la recherche scientifique, à laquelle s'ouvrent aujourd'hui des horizons de problèmes généraux. J'ai eu cependant l'impression bien nette que les congressistes sentent d'une part combien la recherche pure est une activité très belle et très sainte, à laquelle les catholiques doivent se consacrer de plus en plus et de mieux en mieux, mais que, d'autre part, cette recherche scientifique est incapable de satisfaire pleinement les exigences spirituelles des catholiques de notre temps et que ceux-ci, en présence d'un monde qui se renouvelle rapidement (et en Allemagne, plus encore, peut-être, qu'en d'autres pays, les signes sont manifestes de cette rénovation rapide et profonde) ils sentent le besoin de se retremper l'intelligence des principes suprêmes et des doctrines fondamentales. Nous, catholiques, plus que tous les autres, précisément parce que nous possédons, dans le trésor doctrinal de la Foi, non seulement une norme de vie, mais encore une raison fondamentale de la vie, en assistant à la ruine d'un monde dans lequel, hier, il n'y avait pas de place pour nous, et où l'on nous jetait

à la face l'accusation d'ignorance et d'incapacité de nous adapter à la modernité, nous comprenons aujourd'hui, plus que jamais, que dans cette doctrine même se trouve le principe d'unification intérieure, qui non seulement nous sauvera, nous catholiques, mais qui sauvera également le monde, individus et collectivités. Il faut montrer clairement quelle ruine attend le monde si l'on ne s'aperçoit pas à temps des germes de destruction qui ont été introduits dans notre société par des philosophes, des maîtres qui préconisaient telle ou telle conception sociale ou politique, telle ou telle conception générale de l'univers et qui se sont flattés de trouver le principe d'unification de la vie en dehors de Dieu.

Il me paraît donc que les projets nouveaux des membres de la *Görresgesellschaft* sont un symptôme de la situation dans laquelle se trouvent les catholiques allemands. Mis à la plus dure épreuve, ils comprennent qu'ils doivent s'appuyer sur le fondement de la vie, sur Celui-là qui a seul les paroles de vie.

\* \* \*

Pour mettre ce point en lumière plus vive, il sera utile de rappeler une autre série de faits.

L'Allemagne possède une autre organisation culturelle, la *Katholische Akademikerverband*. Celle-ci est née après guerre. Elle a été fondée par un groupe de docteurs, à la tête desquels se trouve Mgr François-Xavier Müch, de Cologne, un prêtre cultivé, riche d'idéal et doué d'un tempérament d'animateur. Elle se propose de promouvoir la culture catholique parmi ses membres, et aussi de faire connaître la doctrine catholique également hors de son cercle. Il semblerait à première vue que le programme de cette association ne comporte que propagande et diffusion de la culture; mais en réalité, comme il arrive quand il s'agit de problèmes culturels, ses membres ont apporté une contribution réelle à la science. Il faut noter cependant qu'au lieu de se restreindre à des recherches dont l'aboutissement est le pur savoir, la *Katholische Akademikerverband* travaille dans des domaines où la science se fait vie, car elle tire de la vie son inspiration et ses stimulants. D'où l'étude de problèmes actuels, d'où réunions préparatoires des assemblées générales et les assemblées annuelles de tous les membres, de là encore des publications, de là une vie scientifique sans doute, mais aussi une vie liturgique de ses membres.

J'ai participé plusieurs fois aux assemblées annuelles de cette Association et j'en ai retiré l'impression nette que ses affiliés, guidés par Müch et par ses amis, ont su faire un effort admirable. J'y ai entendu des discours, dans lesquels la théologie confrontait ses conclusions avec celles des recherches médicales ou juridiques. Et surtout j'ai constaté que dans ces réunions annuelles, maîtres et élèves n'avaient qu'une préoccupation, celle de leur formation personnelle, de l'acquisition d'une conscience catholique, de l'unification de leurs connaissances. Est-il étonnant, dès lors, que ces assemblées soient devenues des assemblées religieuses en même temps que scientifiques?

Le grand succès de la *Katholische Akademikerverband* s'explique facilement pour qui connaît bien l'Allemagne d'aujourd'hui et qui en suit la vie, non pas dans les assemblées parlementaires ou dans les journaux quotidiens, mais dans les écoles, dans les églises, dans les hôpitaux, dans les associations, comme j'ai fréquemment l'occasion de le faire. Le peuple allemand d'aujourd'hui n'est plus celui d'avant la guerre. Une partie s'est bolchévisée; une autre voit le soleil de l'avenir dans l'américanisme; beaucoup, un trop grand nombre, aujourd'hui plus que jamais, dans les grands centres industriels, ne considèrent plus la vie à la lumière d'un idéal, et ils travaillent toute la semaine pour avoir le dimanche libre et pour pouvoir s'y livrer aux plaisirs des sens.

Mais il y a aussi une jeune Allemagne qui veut se refaire une existence digne de son passé. Cette Allemagne nouvelle est constituée en grande partie par la petite bourgeoisie, familles qui ont connu les souffrances les plus inouïes, particulièrement durant la période d'inflation et dont beaucoup ont perdu tous leurs biens matériels, mais ont conservé l'amour des grands idéaux; les catholiques, notamment, aspirent à la réalisation d'une société toute pénétrée par l'esprit chrétien. Ces Allemands d'aujourd'hui sont pauvres mais honnêtes. Et surtout ils s'attachent à la nouvelle réalité de la vie, à cette réalité qui commande actuellement toutes nos activités et pour l'expression de laquelle la langue allemande a forgé un mot nouveau. Toute la vie de cette partie de la population allemande se présente comme inspirée par une conception réaliste,

(1) Un autre fait très intéressant qui mérite d'être signalé à propos de la réunion de Cologne, est le discours prononcé par le bourgmestre de cette ville, l'avocat Ademaier, qui a parlé nettement et rudement des difficultés que rencontrent les jeunes intellectuels, lorsqu'ils s'engagent dans la carrière scientifique, difficultés économiques, difficultés créées par des maîtres et des groupes intéressés. Ce problème a une importance spéciale pour les catholiques, car l'influence qu'ils exerceraient plus tard dans le pays résultera du nombre de jeunes gens qu'ils introduiront aux postes de direction de la vie nationale. S'il était permis de faire une remarque au directeur vigoureux du jeune bourgmestre, il faudrait dire qu'il s'est arrêté avant d'énoncer la conclusion principale, à savoir que les catholiques, pour pouvoir former la jeunesse nouvelle de leur pays, grâce à des maîtres catholiques qui occupent des chaires universitaires, doivent avoir une université qui leur appartienne. L'Université de Cologne est l'Université du Rhin, avec celle, plus ancienne, de Bonn, mais pour les catholiques, elle ne représente rien. Or, sur le Rhin, les catholiques sont majorité.

dont on perçoit les réflexes dans l'art comme dans la vie pratique, dans la vie individuelle comme dans la vie sociale.

Je citerai un exemple pris dans un monde que je connais bien, le monde universitaire. Au temps de mes études, qui n'est pas tellement éloigné, la jeunesse universitaire était follement joyeuse. L'âme de l'étudiant universitaire allemand était un mélange de sentimentalisme, d'insouciance, de tradition académique. Certaine littérature et certaine production théâtrale et cinématographique nous ont transmis, en le fixant, ce type traditionnel de l'étudiant et de sa vie dans les corporations. Aujourd'hui existe et même prédomine à l'Université un type tout autre. Etudiants pauvres, d'une pauvreté digne, tempérée seulement par les diverses formes d'assistance. Etudiants économes au point que beaucoup sont des propagandistes acharnés de l'abstinence totale. Avec, cependant, une teinte, que l'on retrouve toujours chez l'Allemand, de romantisme et de sentimentalité. Mais adonnés aux sports et spécialement aux sports qui mettent en contact direct avec la nature. Aussi vous les voyez, sac au dos, jambes et bras nus, parcourir les Alpes et visiter les villes, se procurant eux-mêmes tout le nécessaire. Ils sont en outre passionnément attentifs aux problèmes modernes, spécialement les problèmes religieux et sociaux. Dans la Jeunesse catholique allemande et particulièrement dans la jeunesse universitaire, il s'est créé un mouvement avec des goûts nouveaux. Un aspect remarquable de ce mouvement des étudiants universitaires catholiques est qu'ils ont une inclination spéciale pour la vie liturgique; ils ont remplacé leurs chants de folle joie par des chants religieux, amples et solennels. Comme ces étudiants universitaires, le jeune clergé est pauvre, sobre, studieux, capable de sacrifice, passionné d'idéal, dévoué à la formation de la jeunesse.

Par-dessus tout, il faut noter que cette jeunesse catholique allemande d'aujourd'hui est constituée par des hommes qui ont soif de surnaturel et cherchent notamment, dans l'étude, l'apaisement de cette soif du divin. Cette nouvelle jeunesse allemande sent le besoin d'unité intérieure, et ce besoin s'exprime et se manifeste dans le malaise qu'elle éprouve en présence des idéals anciens qui ne parviennent plus à la satisfaire. Pour nous limiter à la jeunesse catholique, ce n'est pas seulement la politique du Centre qui les passionne, mais de poser les problèmes sociaux dans le cadre religieux. Ils ne résolvent pas ces problèmes du point de vue des mécanismes économiques, mais du point de vue de leur dépendance des vérités surnaturelles. Cet idéal profondément religieux et en même temps réaliste fait que ces jeunes gens recherchent dans la vie ce qui est le plus simple, ce qui répond le mieux à sa fin et s'exprime dans l'art, dans la littérature et jusque dans la technique par des formes appropriées. Il y a une Allemagne nouvelle, vigoureuse, simple, pauvre, forte. Chez nous et dans d'autres pays, pour autant que j'aie pu me rendre compte, cette Allemagne nouvelle est presque entièrement ignorée.

Or, pour rester au point que je veux examiner, la *Katholische Akademikerverband* a correspondu admirablement à ce besoin des étudiants catholiques allemands, avant tout parce que cette nouvelle Association s'est présentée, non avec un programme culturel vague et abstrait, avec l'appel traditionnel à l'avenir de l'Allemagne savante et à son influence dans le monde, mais avec un programme culturel qui touche les exigences les plus intimes, de la vie, un programme, par conséquent, qui adhère à la vie et qui, notamment, est profondément pénétré d'esprit surnaturel, et satisfait ainsi le désir d'unité qui possède si puissamment l'âme de la Jeunesse allemande.

Il suffit de parcourir les programmes des réunions de cette association pour comprendre les raisons de son influence et de son extension. Cette année, à Salsbourg, elle a étudié la valeur, la signification et le rôle de la profession. L'année dernière, à Munich, les rapports entre le droit et la religion. L'année précédente, à Constance, l'Eglise comme centre et principe d'unité. Et ainsi de suite : problèmes culturels, mais aussi problèmes religieux; l'art, la philosophie, la science, la politique, en un mot tout le savoir, toute la vie vue du point de vue religieux, afin d'atteindre le sens profond de la vie et son idéal suprême.

Dans cette ambiance, il est naturel que se soit développée l'idée de l'Université catholique. Cette idée ne pouvait mûrir dans l'atmosphère de la *Görresgesellschaft*, trop attachée à la tradition académique, aux méthodes et aux conceptions de la vie universitaire, avec ses préjugés et ses exigences. Les hommes de la *Görresgesellschaft*, des hommes comme Hertling, comme Granert, comme Finke, appartenant à la tradition la plus glorieuse et la plus féconde de la vieille vie universitaire, ne pouvaient avoir pour

idéal, comme catholiques, que de monter dans une chaire de l'Université officielle pour enseigner de là à la jeunesse, par la parole et par l'exemple, pour montrer en fait l'harmonie entre la science et la Foi et mettre ainsi en lumière la valeur du Catholicisme. La Jeunesse allemande d'aujourd'hui, assoiffée de surnaturel, comme principe de cette unité qu'elle a cherchée en vain dans les écoles ou dans la tradition, se tourne vers ceux qui savent lui parler ce langage, et elle conçoit l'Université catholique non seulement comme le moyen de former la future classe dirigeante, mais comme le foyer où s'élaborera cette unité de pensée et de vie, de science et de catholicisme, et qui fera connaître au monde la fécondité de cette idée. Je ne sais si l'idée de l'Université catholique pourra être réalisée en Allemagne; je ne sais si, dans la ville si caractéristique de Salsbourg, elle pourra pousser des racines profondes; les difficultés sont nombreuses; tous les catholiques allemands n'acceptent pas la manière de voir que nous venons d'indiquer; les anciens sont attachés aux vieilles traditions; ils sont surtout liés à des conceptions politiques et à des organisations économiques; mais je sais que la Jeunesse qu'a su attirer la *Katholische Akademikerverband* est riche d'enthousiasme et de bonne volonté et qu'elle est tournée vers l'avenir et non vers le passé de l'Allemagne; je sais qu'elle regarde la réalité concrète; et surtout je sais qu'elle a confiance en Dieu, qu'elle a pour elle la faveur des évêques les plus influents, et je pense que le succès, un jour, lui sourira. Quand je converse avec les amis qui furent les promoteurs de ce mouvement, je me rappelle les jours épiques de la préparation et de la fondation de notre chère Université, et je trouve des analogies de pensée et d'action qui sont extrêmement significatives. Dieu, dans sa bonté, guide ces amis par les mêmes voies que nous avons suivies sous sa conduite. Comme nous autrefois, ils rencontrent chez beaucoup de catholiques ou la pitié bienveillante ou la méfiance prudente ou, chez la plupart, l'indifférence. Mais comme nous également, ils ont ce qui importe le plus pour s'acquitter d'une telle mission : la volonté très ferme de faire la volonté de Dieu et une confiance sans limite en sa miséricorde. Nous devons prier pour que le succès ne leur fasse pas défaut.

\* \* \*

J'ai commencé les conversations rapportées dans cet article en prenant comme point de départ l'activité de la *Görresgesellschaft*, et je l'ai fait pour tirer quelques conclusions pratiques concernant la manière de poser, en Italie, le problème de la mission culturelle des catholiques.

Depuis quelque temps, les discussions ont repris sur ce problème, et je dois dire immédiatement que la manière ne me plaît pas et ne me paraît pas féconde. Je ne citerai pas de noms parce que je ne veux pas faire de polémiques. J'ai lu les articles de *Tradizione* de l'*Avenire d'Italia*, de l'*Azione Fucina*, également ceux de l'*Ambrosiano* (1), de *Vita Nuova*, de *Frontespizio*, d'autres encore,

(1) Certaines discussions développées dans ces journaux et dans ces revues sont oiseuses et mal engagées : qu'il nous suffise de citer *Tradizione* qui artificiellement crée un conflit entre les catholiques de l'Italie septentrionale et ceux de l'Italie méridionale; ceux-là méconnaissent les efforts généreux accomplis par ceux-ci.

D'autres manières de poser le problème sont stériles; en effet, au lieu de partir de ce qui s'est fait pour, après, examiner comment il sera possible de faire plus et mieux, on commence par enlever toute valeur aux hommes et aux ouvrages qui sont chers aux catholiques italiens. Un exemple typique : un écrivain (dont nous taïrons le nom pour ne pas lui faire de réclame, rédacteur à l'*Ambrosiano*, connu dans le monde journalistique pour s'être approprié de la prose écrite par autrui) trouve mal fait tout ce qu'ont réalisé jusqu'ici les catholiques italiens.

Il est arrivé à d'autres, comme à notre vaillant et bon Manzini, dans l'*Avenire d'Italia*, après avoir commencé une discussion utile et après l'avoir bien engagée, la maintenant en contact avec la réalité et posant bien le problème catholique en ce qui concerne l'Action Catholique, de tourner court, peut être parce qu'ils voyaient approcher des rivages qu'il était au moins périlleux d'aborder.

Ces symptômes et beaucoup d'autres nous disent que parmi les catholiques italiens il y a une certaine inquiétude et un certain désarroi en ce qui concerne la mission culturelle des catholiques.

Parmi les adversaires les philosophes et spécialement les idéalistes nous accusent, nous catholiques, de ne pas savoir résoudre le conflit entre culture moderne et principes fondamentaux du catholicisme. Les lettrés, les artistes, toujours en quête de formes nouvelles d'expression, accusent les catholiques de ne pas savoir fournir un poème, un roman, un tableau, une statue qui s'inspirent des vérités catholiques et qui répondent aux dernières exigences de l'art. En réalité, ce sont là toutes les vieilles accusations rabâchées par des adversaires partiels et intéressés. Un bilan honnête de ce que réalisent les catholiques italiens démontre qu'ils servent les intérêts culturels de leur pays mieux que ne le font leurs accusateurs.

comme hier j'avais lu et médité les écrits de *Prezzolini* et de *Missiroli*.

Ces passes d'armes ne me plaisent pas et pour plusieurs raisons :

1<sup>o</sup> De la part de certains catholiques, je constate la tendance à dédaigner ce qui s'est fait dans le passé. Nous avons un passé glorieux; nous pouvons citer des noms à écrire en lettres d'or; nous avons des maîtres qui, et c'est ce qui compte le plus, ont souffert et prié; ce que nous possédons aujourd'hui est le fruit de leurs efforts et de leurs peines. Je suis encore assez jeune pour comprendre que ce dédain du passé est le résultat d'une inquiétude passionnée pour l'avenir. Mais s'il est un domaine où comptent la tradition, le passé, les anciens, c'est précisément celui-ci; les problèmes culturels ont leurs racines dans le passé.

2<sup>o</sup> J'ai en horreur cordiale le mot culture. Je l'emploie parce qu'il est monnaie courante et que je vise à être pratique, à me faire comprendre. Déjà notre *Toniolo* avait montré comme ce mot est d'importation étrangère et non catholique, c'est-à-dire, pour nous catholiques, d'origine illégitime; il n'est pas nécessaire de recommencer cette démonstration, il suffit de nous référer à ce maître qu'un trop grand nombre sont en train d'oublier. Parlons de Théologie, de sciences positives, de philosophie, de lettres, d'art et nous nous comprendrons immédiatement.

Pour démontrer que le mot culture est équivoque, il suffit d'un exemple. Beaucoup accusent les catholiques d'avoir, en Italie, une maigre influence culturelle, et ils pensent uniquement à la littérature. D'accord, il n'est que trop vrai qu'en ce domaine nous avons trop peu de noms à mettre en avant et que notre influence est insuffisante. Mais on peut aussi se demander où est la production littéraire saine et honnête, d'une forme artistique supérieure, fournie par les Italiens non catholiques.

Que si, au contraire, on entend par culture les sciences et la philosophie, on pourra attaquer ce que produisent les catholiques, mais on ne pourra méconnaître l'importance de leur apport. Quelle Université italienne a fourni en six ans une production scientifique égale à celle dont témoignent les vingt-huit volumes de la collection *Publicazioni dell' Università cattolica*? Quelle faculté théologique étrangère a égalé, au cours de ces dernières années, la production des Universités pontificales de la Ville éternelle? Ne s'aperçoit-on pas que, depuis dix ans, nous sommes, nous, catholiques italiens, dans une telle période de production scientifique que nous n'avons à craindre la comparaison avec personne?

Il nous manque les œuvres de vulgarisation, celles qui sont destinées au grand public; ou, plutôt, les écrivains qui ont l'art de se faire lire de ce public sont rares. Mais je pense que cette insuffisance, comme l'infériorité de notre production littéraire, sont conséquence du passé. Si nous travaillons, comme nous sommes occupés à le faire, durant un quart de siècle, en théologie et généralement dans les sciences sacrées, en philosophie et dans les autres sciences, nous aurons créé une nouvelle génération catholique qui, alors, ayant mûri dans une atmosphère catholique, donnera des fruits dans l'art et la littérature et les ouvrages de vulgarisation.

3<sup>o</sup> D'autres encore prétendent juger de la culture des catholiques italiens en faisant un bilan. Système absurde. Mais si nous commençons seulement aujourd'hui, nous catholiques, à pouvoir vivre et penser! En Italie, n'ont été catholiques jusqu'à hier que le peuple des campagnes, les pauvres et les petits bourgeois des grandes villes. Ce sont eux qui nous ont conservé le patrimoine de la Foi que nous, intellectuels, nous avons dissipé en suivant les étrangers, hier dans les voies âpres et infécondes du positivisme, aujourd'hui dans les chemins sans issue de l'idéalisme, ou, nous flattant d'être modernes, en courant à la suite des fantaisies les plus bizarres et les plus désordonnées de l'art et de la littérature. Paysans et petits bourgeois nous ont conservé à nous, intellectuels italiens, la Foi en l'Église, la Foi dans le Christ, et nous, aujourd'hui, revenant désillusionnés de nos aventures culturelles et artistiques, nous prétendons demander à ces humbles où est la culture catholique.

Il est vrai : ces paysans et ces petits bourgeois ne nous ont pas donné et ne peuvent pas nous donner de livres ni d'œuvres d'art, mais ils nous remettent un système, une philosophie, une sagesse; et c'est beaucoup, car nous n'avons plus à chercher où est la vérité; ils nous la montrent dans les valeurs religieuses qu'ils ont conservées par leur vie, restant fidèles à l'Église catholique; à nous, désormais, de prendre et d'étudier ce système, d'en faire notre vie, puis, dans le dur labeur scientifique ou dans la passion d'un art servi avec

amour, nous pourrions donner à nos fils le fruit d'un travail ou d'un art qui sera catholique si nous le sommes nous-mêmes.

La mission culturelle des catholiques, par conséquent, ne consiste pas à examiner les problèmes que la pensée moderne — comprenne : pensée protestante, idéaliste, laïque — a soulevés ni à s'efforcer d'harmoniser avec leur solution la doctrine catholique, pour démontrer que celle-ci est bien vivante et que nous sommes modernes; à cela il ne sera jamais possible d'arriver; tout au plus pourra-t-on arriver à démontrer combien d'éléments catholiques persistent dans la pensée laïque, idéaliste, protestante, et cela malgré le mépris que l'on a professé de la doctrine catholique. La mission culturelle des catholiques consiste au contraire dans l'effort à faire pour développer les germes qui sont dans notre système comme des principes de vie indéfectible, d'en tirer tout le bien qu'ils contiennent et d'offrir à la vie ce fruit de notre recherche comme le moyen pour la société de résoudre les problèmes de toutes les heures.

Mais il y a plus : à la base de cette doctrine catholique se trouve une idée extrêmement simple, mais que les hommes modernes ne comprennent pas et peut-être ne sont plus à même, laïcisés comme ils le sont, de comprendre pleinement. La vraie vie, depuis que le Christ a racheté le monde, est fruit de la Grâce; la vie est féconde si elle est vie de la Grâce. Même la pensée, la philosophie, la science, tout savoir comme tout art sont féconds s'ils sont fruits de la Grâce. Que l'on comprenne bien; il ne s'agit pas de nier que la spéculation soit l'instrument de la recherche philosophique; que la science ait ses méthodes propres pour l'étude et l'analyse des phénomènes; que l'art soit expression; et ainsi de suite; mais cette pensée, ces recherches, mais cette expression artistique, pour être fécondes de bien, c'est-à-dire pour être sources de vie, pour éclore aux hommes des biens, de vrais biens, doivent être animés de l'esprit surnaturel; sans quoi nous connaîtrons vérités sur vérités, mais nous n'en saisirons pas la signification profonde; sans quoi nous construirons des œuvres d'art qui seront très belles mais auxquelles il manquera le reflet de la beauté suprême; sans quoi nous donnerons à la vie des aises, des richesses, du bien-être, mais non ce vrai bien qui seul apaise et satisfait notre âme parce qu'il n'est pas contingent. En un mot, la culture doit, elle aussi, être animée de l'esprit surnaturel et vécue surnaturellement pour être féconde. Aucune autre voie ne conduit à la synthèse de la pensée et de l'action, des biens naturels et des biens surnaturels. La culture est vie, et vie surnaturelle.

Posant ainsi le problème, il est facile de voir quelle est aujourd'hui la mission culturelle des catholiques italiens; elle est celle que moi-même et mes amis avons cherché et cherchons à réaliser dans l'Université catholique du Sacré-Cœur — mission que nous voudrions réaliser de plus en plus, mais que pour accomplir nous ne nous sentons jamais assez de forces. Parce que, catholiques italiens, nous avons à exercer une influence culturelle aussi large que le rend possible la tradition catholique dans notre pays, il est nécessaire avant tout que les catholiques ne se recrutent pas seulement dans les classes populaires, mais aussi dans les couches élevées de la société, mais il est surtout nécessaire de préparer des hommes qui commencent par réaliser en eux-mêmes l'union de la vie spirituelle et de la vie naturelle, qui donnent à leur culture un esprit surnaturel. Ce sont ces hommes-là qui, en un quart de siècle, rendront à l'Italie son magistère mondial; car la mission civilisatrice de l'Italie coïncide avec la grandeur religieuse qui se réalise dans l'enseignement du catholicisme qu'elle peut et doit donner aux autres nations.

Mais ce sujet est tellement vaste et tellement important que je compte le traiter dans le discours que doit prononcer le Recteur à l'inauguration solennelle des cours de l'Université catholique. Il me suffisait ici de montrer comment le mouvement culturel des catholiques allemands est une preuve de vie que la voie dans laquelle nous nous sommes engagés, si elle est longue et si elle nous impose d'attendre des dizaines d'années avant d'obtenir des résultats durables, est bonne. Cette démonstration devait être donnée à nos amis, pour les stimuler à un travail toujours plus profond et plus intense qui réponde à la mission culturelle à laquelle nous avons consacré notre vie.

FR. AGOSTINO GEMELLI, O. F. M.,  
Recteur magnifique de l'Université catholique  
du Sacré-Cœur.

(Traduit de l'italien).

♦♦♦♦

## L'Education mystique du XVII<sup>e</sup> siècle français

### L'introduction du Carmel en France et l'histoire du Grand Couvent

Nous devons cette histoire à M. le chanoine Eriau, supérieur de l'Institution Saint-Joseph d'Ancenis, et nous voudrions, en marge de son beau volume où des gravures excellentes illustrent un texte brillamment couronné par la Sorbonne (1), esquisser un des chapitres les plus émouvants de nos annales religieuses, et dire par quelle voie principale notre XVII<sup>e</sup> siècle fut introduit à la vie dévote. Personne ne s'étonnera de rencontrer là saint François de Sales.

Bien qu'il soit copieux, le livre n'est pas lourd, tant M. le chanoine Eriau a mis d'élégance à nous offrir le résultat de recherches qui durèrent des années, et qui lui permettent aujourd'hui, en des pages où l'on ne sait ce qu'il faut louer le plus : science religieuse et mystique, psychologie, érudition historique, ou charme du style, de nous peindre par l'extérieur et par l'intérieur, le premier monastère du Carmel thérésien en France, « chef de tous les autres monastères du même Ordre et Réformation qui seront érigés à l'avenir au royaume de France, lesquels en devront dépendre comme membres ». Ainsi s'exprimait la Bulle d'érection, ce qui ne signifie point que le « Grand Couvent », comme on disait communément au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, exercerait une juridiction contraire aux constitutions de l'Ordre, mais qu'il serait le principe et l'origine des autres, et que les Carmels fondés après lui en France auraient mêmes règles, même obéissance.

\* \* \*

La fondation n'avait point été facile. Après les troubles de la Ligue, Henri IV ne se souciait guère de voir un Ordre espagnol introduit dans le royaume. La première tentative due à M. de la Quintanadoine de Brétigny et à l'archevêque de Rouen ne put vaincre sa résistance. Il n'y fallut pas moins que sainte Thérèse en personne. Elle avait eu la révélation que sa Réforme s'établirait en France. Elle apparut à M<sup>me</sup> Acarie, à deux reprises, en moins de dix mois, pour lui révéler à son tour que le temps était venu, et que Dieu l'avait choisie pour cette mission. Saint François de Sales prêchait alors à Paris; aussitôt averti, il prit l'affaire à cœur. Il était en grande réputation, et son crédit seconda très efficacement l'action de M<sup>me</sup> Acarie, qui, par la princesse Catherine de Longueville, fit intervenir la reine.

Les appréhensions du roi étaient naturelles, mais il avait assez de bon sens, de droiture et d'attachement à l'Eglise pour comprendre, après de loyales explications, que le projet ne cachait rien de politique; il s'agissait seulement — et il sut le voir — « de pauvres religieuses, qui gardent une clôture très étroite, et qui mènent une vie très retirée ». Leurs grilles ne cachaient pas de conspirateurs. Comme il avait la tête bien faite et qu'il était — même au temps de son adhésion à la secte des Huguenots — fort sensible à la sottise odieuse des sectaires, l'idée ne lui vint pas d'exiger un acte par lequel les Carmélites protesteraient « de leur respect et de leur soumission à l'égard des Institutions de leurs pays », et déclareraient qu'elles « rejettent toute solidarité avec les partis et les passions politiques ». Il était réservé à la troisième République d'en arriver à ces procédés dont

(1) *L'ancien Carmel du faubourg Saint-Jacques*, par M. le chanoine Jean-Baptiste ERIAU, docteur ès lettres. J. de Gigord, 15, rue Cassette, et A. Picard, 82, rue Bonaparte, Paris, VI<sup>e</sup>.

Mgr Freppel a relevé en leur temps le ridicule : on a reconnu la déclaration célèbre qu'elle exigea des Carmélites en 1880.

Les lettres patentes furent signées par Henri IV et remises aux intéressées le 18 juillet 1602. M<sup>me</sup> Acarie se hâta de les porter à Michel de Marillac, maître des requêtes et futur garde des sceaux. Homme d'une grande piété, lecteur assidu de sainte Thérèse, il était d'avance non seulement tout dévoué au futur monastère, mais l'un de ses plus chauds partisans. Il fit mettre le grand sceau de cire verte aux lettres patentes par le chancelier de Bellièvre, et le Parlement les enregistra le 1<sup>er</sup> octobre « à la charge que le monastère sera renté et que les religieuses ne pourront demander l'aumône ». La princesse de Longueville constitua sur le champ en faveur du Carmel une rente perpétuelle de deux mille quatre cents livres jugée suffisante pour quinze personnes.

\* \* \*

Tout étant prêt en France, il ne restait plus qu'à obtenir du pape Clément VIII la Bulle d'érection, et du monastère d'Avila les premières mères qui viendraient apporter à Paris la règle, l'esprit et les traditions de sainte Thérèse. La Bulle fut promulguée le 13 novembre 1603, et Bérulle partit pour l'Espagne, d'où il ramena six religieuses.

La Bulle confiait le gouvernement du Carmel à trois supérieurs français : MM. Jacques Gallemand, André du Val et Pierre de Bérulle, le futur cardinal.

M. l'abbé Henri Brémond, dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux*, a soutenu que les religieuses du monastère, et par elles, celles de tous les autres en France, furent et sont bien des « Thérésiennes » et non des « Bérulliennes », comme l'aurait voulu M. l'abbé Houssaye. Après M. l'abbé Eriau, il n'est plus permis d'en douter.

« Lorsque l'abbé Houssaye, écrit-il, attribuait à Bérulle une influence considérable sur le Carmel, il n'avait pas tort. Il se trompait seulement sur l'objet de cette influence. Ce qu'il prêtait au Gouvernement appartenait à la direction spirituelle. Sur ce point déterminé, l'action de Bérulle, inférieure certes à celle de sainte Thérèse, et peut-être à celle de saint Jean de la Croix, surpassa de beaucoup l'action de ses collègues. Elle fut profonde et durable. »

Aussi les Carmélites témoignèrent-elles à Bérulle une vraie dévotion, et M. le chanoine Eriau l'exprime en quelques mots qui atteignent la perfection de la délicatesse :

« A la nouvelle de sa mort, le 2 octobre 1629, le Carmel partagea la douleur de l'Oratoire, et il n'étonna personne en demandant le cœur qui l'avait tant aimé. »

On lit avec ravissement tout ce qui touche aux fondatrices espagnoles, à la vocation de la duchesse de la Vallière, à la spiritualité de ce Carmel où « l'obéissance et la mortification, vivifiées par l'esprit d'oraison » s'alliaient au plus ferme bon sens et à la gaieté française pour assurer aux religieuses, aussi loin du quiétisme et de l'illumisme que du jansénisme, « ce bel équilibre intérieur » avec lequel elles suivaient « le chemin de la tradition ». Mais nous avons hâte d'arriver à la Mère Madeleine de Saint Joseph, la première prieure française, la grande figure du « Grand Couvent », celle qui fait le centre du livre. Elle le mérite, et M. le chanoine Eriau lui dédie ses meilleures pages.

Elle était née à Paris, le 18 mai 1578, d'une famille où non seulement la foi, mais la dévotion étaient héréditaires. Elle s'appela, dans le monde, Madeleine du Bois de Fontaines, cousine de M<sup>me</sup> Acarie. Dès l'enfance, elle entendit l'appel de Dieu. Les conseils unanimes de MM. Gallemand et du Val, du P. Coton

et du P. Suffren, jésuites; surtout ceux de Bérulle, la dirigèrent vers le Carmel. Elle y entra le 20 juillet 1604, et fut élue prieure, le 20 avril 1608, aux applaudissements des Mères espagnoles, des supérieurs, de saint François de Sales, de tous ceux qui s'intéressaient à l'avenir.

Quoiqu'elle eût à peine trente ans, la Mère Madeleine de Saint-Joseph prit tout de suite dans l'Ordre une place incomparable. Les monastères du Carmel étaient bien, sans doute, indépendants les uns des autres; mais, en fait, la Mère Madeleine s'occupait partout des fondations nouvelles, les assistant de son aide matérielle, quand elles avaient de la peine à se suffire, les exhortant ou les conseillant, lorsqu'il en était besoin. Elle était consultée, d'après les *Chroniques* par les prieures de l'Ordre, qui, toutes, agissaient selon ses avis.

Aussi les prélats rapporteurs de sa cause de béatification n'hésitèrent-ils point à lui décerner le titre glorieux de « Propagatrice de l'Ordre des religieuses carmélites déchaussées dans le royaume de France ». Ils n'exagéraient pas. Au témoignage de l'illustre évêque de Langres, si mêlé à toutes les affaires de ce temps, Sébastien Zamet, elle y travailla, plus que tous les autres ensemble.

Sa sollicitude s'étendait même aux affaires de l'Eglise et du royaume. Le P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire, et le P. Gibieuf, si confiant dans les lumières de la Mère Madeleine qu'elle seule put le décider à écrire son livre sur la *Vie et les grandeurs de la Très Sainte Vierge Marie*, ont témoigné dans le procès de la Vénérable, que Bérulle prit dans ses entretiens avec elle la dernière idée de l'Oratoire qu'il allait fonder. Il garda toujours la Mère Madeleine en si haute estime qu'il la consultait dans toutes les affaires importantes, à tel point que M. le chanoine Eriau se demande : « Reçut-il plus qu'il ne donna? » Qui peut le savoir? mais ne doutons pas qu'il reçut beaucoup.

La Mère Madeleine collaborait aussi à la réforme des Dominicains français, sous l'impulsion du T. R. P. Rudolphi, maître général de l'Ordre. Elle rayonna, en outre, sur le monde, non seulement par les amitiés qu'elle continua d'y entretenir pour le plus grand bien des âmes après son entrée au Carmel, mais aussi par le souci qu'elle eut toujours de la France et de la Maison royale. Elle était en relations personnelles avec Richelieu. Le grand cardinal-ministre, qui ne négligeait aucun moyen naturel pour assurer le succès de ses entreprises, mettait plus de confiance encore aux moyens surnaturels. « Il avait, déclare sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, une si haute estime de la Mère Madeleine de Saint-Joseph, qu'il luy faisait recommander les grandes affaires de l'Etat et se confiait beaucoup à ses saintes prières. »

\* \* \*

Ainsi le Carmel devint le centre du grand mouvement de renaissance spirituelle, qui fit réformer les Ordres religieux et la Société tout entière. Les Carmélites se recrutaient surtout à la Cour et dans les plus hauts rangs, sans d'ailleurs négliger les autres, puisque la première des religieuses à mourir en odeur de sainteté, fut l'ancienne femme de chambre de M<sup>me</sup> Acarie. L'état-major de la renaissance catholique, saint François de Sales en tête (il recherchait la conversation de la Mère Madeleine de Saint-Joseph, au dire du P. Senault), s'engagea tout entier dans cette fondation à l'heure critique et décisive; tout allait renaître, ou se perdre dans une fausse direction si le but était manqué. L'avenir de l'église en France reposait pour une très grande part dans le berceau du Carmel.

Grâce à Dieu, l'expérience fut heureuse. Le Carmel de Saint-Jacques servit de modèle vivant à son siècle. Il mérita la réputation du couvent le plus régulier, le plus fervent de Paris.

La sainteté de la Mère Madeleine en était le fondement et l'éclat

tout ensemble. Appuyée sur une autre sainte, sa fille spirituelle, dont elle a écrit la vie, sœur Catherine de Jésus (1), elle vivait dans « la confiance filiale avec Dieu », selon les termes employés par les évêques de Saint-Malo et de Léon dans leur rapport de 1655 à la Sacrée Congrégation des Rites. Cette union intime avec Dieu était telle que « la Mère Madeleine paraissait toujours forte dans les difficultés, constante dans le danger, ferme dans les accidents, persévérante dans le bien et patiente dans les maux, sans faire paraître aucun signe de découragement et de défiance ».

Là est le secret de son influence. La Mère Marie de Jésus, qui l'a connue très intimement, a déposé dans ces termes au procès :

« Pour moi, je confesse et assure que je voyais une si grande plénitude de Dieu en elle que je ne la pouvais regarder qu'avec vénération et grand respect, et je me voyais en compagnie d'elle si petite devant Dieu que je n'osais approcher d'elle. Il parut un si grand renouvellement dans tout le monastère, lorsqu'elle y fut faite prieure, que je puis dire avec vérité qu'il semblaient un paradis, tant l'on voyait de ferveur dans les âmes et de désir de la perfection. C'estoit à qui serait la plus humble, la plus pénitente, la plus mortifiée, la plus recueillie, la plus solitaire, la plus charitable; bref, à qui serait la plus conforme à l'esprit de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

M<sup>me</sup> Acarie exprimait les mêmes sentiments. Après avoir séjourné deux jours au monastère avec la princesse de Longueville, elle se retirait en disant : « Vraiment, je sors d'avec les anges; cette maison est un paradis en la terre. »

\* \* \*

Pourquoi faut-il descendre de ces hauteurs au XVIII<sup>e</sup> siècle et retomber à un monastère, qui, lui-même, eut besoin de réforme? C'est que, la Mère Madeleine étant morte et ses leçons d'obéissance à l'église commençant à s'estomper avec les années, le jansénisme avait passé par là. Malgré la mise en garde si grave et si clairvoyante que leur supérieur, le P. Gibieuf, dans sa lettre du 11 septembre 1648, adressait à tous les Carmels de France, et dont nous devons le texte inédit aux recherches de M. le chanoine Eriau, l'hérésie s'infiltra dans le cloître et y conquit la majorité des religieuses. Le Saint-Père dut charger Dom Lataste, évêque de Bethléem, d'une visite canonique, et le visiteur faire place nette pour triompher des « appelantes », comme on disait en ce temps de la Bulle *Unigenitus*. Mais le Carmel de Saint-Jacques avait été fondé sur des bases si profondément surnaturelles que cette réforme de la plus tenace des hérésies y réussit; tandis qu'elle échouait en tant d'autres maisons!

La Révolution le trouva redevenu un couvent modèle. Lorsque les décrets de la Constituante abolirent les vœux monastiques et supprimèrent les Ordres religieux, aucune des sœurs n'accepta de rentrer dans le monde. Toutes déclarèrent préférer leur état à ce qu'on pourrait leur offrir de plus beau, et se dirent prêtes à la mort même pour garder leurs règles. A l'interrogatoire, l'une d'elles traduisit les intentions de toutes dans cette admirable réponse : « Plus volontiers je souffrirais mille martyres que de devenir jamais apostate. »

En vain, les Carmélites de Saint-Jacques s'unirent-elles à celles de la rue de Grenelle, de la rue Sablon et de Saint-Denis, pour rédiger une adresse à l'Assemblée nationale. Elles demandaient qu'on laissât loin des agitations politiques ce Carmel où, comme l'avaient écrit les Prieures dans le style à la mode, « la

(1) Nous ne saurions trop remercier M. le chanoine Eriau d'avoir réédité cette *Vie*, devenue introuvable, et de nous avoir ainsi rendu au jugement de M. l'abbé Brémond, un des plus beaux ouvrages de notre littérature mystique.

tante auguste d'un monarque citoyen venait de passer les années les plus heureuses de sa vie ».

L'allusion à M<sup>me</sup> Louise de France, morte le 23 décembre 1787 sous le nom de Mère Thérèse de Saint-Augustin, n'était pas de nature à plaire aux révolutionnaires, et le recours à l'Assemblée n'empêcha pas que leurs couvents fussent dispersés, vendus à l'encan, avec tous les objets d'art qu'ils possédaient. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une crypte et un pavillon de ce qui fut le magnifique monastère de la rue Saint-Jacques.

Les Carmélites, fidèles sous la persécution, furent ainsi les dignes filles de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, de Bérulle et de la Mère Madeleine; le Grand Couvent mourut, comme il avait commencé, dans un acte de foi et d'union à Dieu et à l'Eglise.

ANTOINE LESTRA.

## Faut-il reviser les concepts de capital et de propriété?

d'après une étude récente du R. P. Vermeersch

Il y a quelques semaines, nous traitons ici même du concept de la propriété à propos d'un article qui, publié par M. Georges Renard, professeur à la faculté de droit de Nancy, avait obtenu un assez vaste retentissement. Voici qu'une étude très documentée et très fouillée due à la plume du R. P. Vermeersch, S. J., l'éminent professeur de théologie morale à l'Université grégorienne, nous fournit l'occasion de revenir sur ce sujet, tout en l'élargissant (1). C'est qu'en effet, le R. P. Vermeersch ne se contente pas de soumettre le concept de propriété à une analyse nouvelle, il examine en même temps les problèmes de la productivité et du rôle du capital dans l'économie moderne.

Cette étude du savant jésuite a trouvé sa raison d'être dans les théories réformistes, plus ou moins radicales, prônées de nos jours par des sociologues catholiques d'Allemagne et d'Autriche. La tendance la plus avancée est représentée par une revue fondée à Vienne en 1924, *Die Neue Ordnung*, tandis que la *Schönere Zukunft*, créée à Vienne en 1916, penche vers un réformisme plus modéré, et qu'une troisième revue viennoise, *Das Neue Reich*, existant depuis 1917, défend les positions classiques. Le lecteur se souviendra avoir trouvé fréquemment dans la *Revue catholique* des articles du D<sup>r</sup> Eberlé, extraits de la *Schönere Zukunft*.

« Frappés du contraste que, dans une patrie qui leur est chère, ils observent entre la misère d'un trop grand nombre et l'insolente opulence de quelques-uns, écrit le P. Vermeersch, révoltés du succès de fortune obtenu sans peine et quelque fois aussi sans scrupule par l'accaparement d'habiles spéculateurs, trop souvent étrangers à leur peuple et même à leur religion, et devant la mince part qui échoit au labeur pénible, scandalisés du luxe arrogant des parvenus; attristés de voir les masses populaires renoncer à l'Évangile et s'éloigner de la Sainte Église, des catholiques sincères, et parmi eux des prêtres et des religieux, ont conçu le dessein de faire succéder une époque travailiste, où le travail serait tout et le capital quasi rien, à l'époque capitaliste, où le capital domine et s'assujettit le travail, et de ramener ainsi à la foi catholique le peuple tant aimé de Jésus-Christ. » On le voit, l'auteur reconnaît et proclame sans ambages la noblesse des mobiles premiers qui agissent chez les réformistes les plus audacieux. Mais, comme les bonnes intentions ne suffisent pas à garantir la sûreté des vues et l'efficacité des plans de réforme, il convient de passer au crible les idées qui constituent la trame de leurs doctrines.

\* \* \*

(1) *Crise sociale et théories réformistes* dans *Dossiers de l'action populaire*. 10-25 juin 1930. Paris, Spes.

Que l'avidité du gain et l'abus de la personne humaine se déchaînent fréquemment autour de nous avec une férocité scandaleuse, tous l'accorderont et le déploieront, mais que ce soient là vices particuliers à notre époque, on y contredira aisément, et le R. P. Vermeersch n'a pas de peine à relever, non seulement dans l'histoire de l'antiquité païenne, mais aussi dans les annales du monde chrétien, maint trait de ce qu'il appelle, à la suite du cardinal-archevêque de Cologne (*Instruction au clergé* du 15 décembre 1926) le *mammonisme*. De ce mammonisme, on ne peut non plus, sans parti pris injuste, rendre les Juifs seuls responsables. Ce serait encore une erreur que de minimiser les effets de la réaction légale dont, au XI<sup>e</sup> siècle, les principaux pays européens ont pris l'initiative contre des maux trop flagrants.

« Les articles réformistes, écrit le Révérend Père, nous ont laissé cette impression, que leurs auteurs ont généralisé outre mesure les misères qui justement les navrent dans leur propre pays, et qu'ils ont étendu au monde entier la situation qu'ils avaient quelque raison de déplorer chez eux. »

Pour entrer davantage dans le sujet, examinons de près cette notion de *capitalisme* qui revient si souvent sous la plume et dans la bouche des réformistes.

\* \* \*

Qu'est-ce donc que le *capitalisme*?

« A ne consulter que le terme, le capitalisme, c'est le règne du capital; avec une nuance péjorative contenue dans la désinence *isme*. Et le capital lui-même se définit : de la richesse épargnée en vue de la production... Mais l'esprit inventif de l'homme ne s'arrêtera pas en si beau chemin (l'auteur vient de résumer, en quelques lignes que nous omettons de transcrire, le développement moderne de la division du travail, du machinisme, des moyens de transport). Il va s'appliquer à rendre plus aisé le groupement et le déplacement des capitaux. Des symboles, des signes représentatifs serviront admirablement à donner aux capitaux cette mobilité qui leur permettra d'accourir partout où ils sont demandés. La diminution des responsabilités rendra plus aisées l'offre et la cession des capitaux. Des papiers de crédit, tantôt sous nom propre, tantôt et plus souvent anonymes, vont ainsi se multiplier dans une société de grande production. Ils s'appelleront des valeurs, et les détenteurs de ces valeurs seront les vrais *capitalistes*. Le *capitalisme* pourra donc se définir : le règne des titres et des valeurs dans l'ordre économique d'une société. »

Evolution naturelle des choses ce *capitalisme*, et que le moraliste, doublé d'un économiste, a soin de distinguer de ce qu'il a justement nommé le *mammonisme*, lequel désigne à la fois un *état social* et un *ordre économique*.

« Pris d'une façon abstraite, le mammonisme est le règne d'un petit nombre d'hommes habiles et hardis qui, par la spéculation ou le monopole, commandent la production et, sans égard pour la personne humaine, en vue d'un gain fiévreusement poursuivi, cherchent une application de plus en plus avaricieuse et intense de la main-d'œuvre. En face d'une armée de prolétaires qui n'ont à offrir que leur peine et demeurent étrangers à l'entreprise pour laquelle ils usent leurs forces et leur vie, il dresse ainsi quelque richards faméants qui peuvent se abandonner à tous les débordements d'un luxe scandaleux.

Individualiste, sans souci d'autrui, matérialiste pour faire du gain le but et asservir la personne au lieu de la servir, il ne règle pas la production sur le besoin, mais tend à développer les besoins pour les porter au niveau de la surproduction. »

Cette réprobation vigoureuse du mammonisme, le R. P. Vermeersch y souscrit, à la condition qu'elle soit pure elle-même de tout emprunt à la théorie marxiste qui revendique l'intégralité du produit pour le travailleur et porte contre toute rétribution du capital une sentence de condamnation. Le R. P. Vermeersch ne peut approuver les tenants de l'école réformiste, tel le D<sup>r</sup> Lugmayer, qui s'érigent contre la productivité du capital et il démontre aisément que, dans les conditions de l'économie moderne, la doctrine catholique admet pour de bonnes raisons la légitimité du prêt à intérêt. Il ne peut se résoudre à trouver le titre essentiel d'appropriation dans le travail, il tient avec l'économie traditionnelle que ce titre est l'occupation, le travail s'identifiant sans doute fréquemment en fait avec l'occupation, mais n'étant cepen-

dant pas la raison première et indispensable de l'appropriation des biens

« Qu'il faille restreindre la prépondérance du capital-argent dans l'économie sociale; qu'il faille, avec toute l'énergie dont on dispose, tendre à une distribution plus égale du patrimoine national; qu'il faille abandonner le principe de la liberté économique; ces persuasions sont devenues un bien commun non seulement de tous ceux qui se tiennent sur le terrain de la morale chrétienne; elles ont pénétré bien au delà de ces milieux et sont devenues quasi le domaine commun de tous les penseurs calmes et réfléchis. »

Ces lignes du R. P. Biederlack esquissent bien l'orientation de la vraie réforme sociale catholique, selon le R. P. Vermeersch. Il s'agira donc d'amplifier le réseau des institutions de défense et de prévoyance, de même que d'une législation protectrice dont bénéficieront les ouvriers et employés. Il s'agira même de restrictions à la liberté d'acquérir, de transmettre et de monopoliser, de sanctions portées contre certains usages ou emplois des revenus. Ainsi pense également un sociologue de marque, le R. P. von Nell-Breuning, spécialiste en ces questions.

\* \* \*

Mais, dans la nouvelle école, d'aucuns vont beaucoup plus loin; ceux-là, le R. P. Vermeersch refuse carrément de les suivre, il voudrait leur barrer la route et nous serions heureux — avec tous ceux qui entendent garder les positions traditionnelles de l'école sociale catholique, — de voir aboutir ses efforts.

Ainsi qu'il le fait voir lumineusement, c'est le concept fondamental de la propriété qui est mis en cause et nous y touchions déjà tout à l'heure à propos du rapport qui existe entre la notion du travail et la notion de la propriété. Pour ces réformistes outranciers, il ne serait question de rien moins que de substituer une propriété *dynamique* à une propriété *statique*. Qu'est-ce à dire? Car ces termes sont loin d'être clairs par eux-mêmes. C'est-à-dire que, pour eux, la propriété ne serait plus que « le droit de pleine disposition de certaines choses, sous condition résolutoire d'un emploi socialement utile ».

Non seulement le pouvoir public — gardien de l'intérêt commun — pourrait en des cas graves proclamer la déchéance du propriétaire; — ce que l'on peut parfaitement admettre — mais, en vertu du droit naturel, sans l'intervention d'aucune loi positive, la déchéance du propriétaire coupable d'abus jouerait sous l'influence de la collectivité lésée. Voilà un concept dynamique de la propriété, certes, et, ajouterons-nous avec le R. P. Vermeersch, un concept gros de conséquences anarchiques! Autant dire que le droit de propriété est, dans chaque cas particulier, livré à la discussion et au verdict de la masse et l'on entrevoit d'ici le bel usage que fera la masse — à son détriment d'ailleurs — d'une aussi redoutable attribution.

« Sans doute, écrit encore le P. Vermeersch, dans sa mémorable allocution du mois de mai 1926, S. S. Pie XI a fortement mis en relief le caractère changeant, passager, des institutions d'ici-bas; il a reconnu des modifications atteignant même celles qui paraissaient les plus rigides, telles que la propriété; mais a-t-il méconnu un concept essentiel, toujours le même, malgré la grande diversité des régimes? Voilà ce qu'il faudrait établir, après avoir formulé distinctement le concept nouveau et meilleur. »

De même que les outranciers veulent changer dans son fond même le concept de propriété, ils tendent à substituer constamment des devoirs de justice aux devoirs de charité lorsqu'ils traitent de l'usage de la richesse: tendance extrêmement dangereuse qui sort d'ailleurs de principes erronés et qui va se perdre dans une confusion des diverses sortes d'obligations qui lient la conscience chrétienne. Au reste, si nombre de catholiques s'imaginent encore que la charité est facultative tandis que la justice est impérative, ils commettent eux-mêmes une erreur énorme; mais ce n'est pas un motif pour verser dans une erreur opposée.

« La nouvelle école, dit excellemment le R. P. Vermeersch, aime à parler de droit et de justice. Nous n'y trouvons pas à contredire, pourvu que le droit soit prouvé et qu'on ne conteste pas la primauté de la charité. N'oublions pas que la charité est une vertu bien plus haute que la simple justice; qu'elle impose

des obligations très strictes; que, d'après l'apôtre, la charité doit inspirer toutes nos actions »

On ne saurait mieux rappeler le mot d'une si grande portée inséré par Léon XIII à la fin de l'encyclique *Rerum novarum*: « C'est en effet d'une abondante effusion de charité qu'il faut principalement attendre le salut ».

\* \* \*

En terminant, l'auteur de cette magistrale étude insiste sur les divergences radicales qui séparent tout socialisme de la doctrine sociale catholique. Celle-ci laisse libre place à des débats et des projets, mais en ce qui concerne quelques points fondamentaux: notions de la personne humaine, de sa nature, de sa fin, du péché originel, notion des rapports entre les classes sociales, entre l'individu et la collectivité et plus spécialement l'Etat, aucun accord n'est possible entre les socialistes et nous, l'opposition est irréductible. Le socialisme étant ce qu'il est, il n'y a pas place pour un *socialisme catholique*: quiconque s'y hasarderait, s'y perdrait.

Tenons-nous en aux thèses sociales qui ont fait leur preuve et qui ont reçu la consécration de la plus haute autorité religieuse mais cherchons-en inlassablement des applications nouvelles, en plus parfaite harmonie avec la vie contemporaine: c'est la seule voie de salut.

GEORGES LEGRAND.

Professeur d'économie sociale.

## CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

Salle « PATRIA », 23, rue du Marais, Bruxelles.

Les mardis

27 janvier, 3 et 10 février 1931

à 5 heures,

**le R. P. SANSON**

le plus grand orateur sacré de l'heure

fera trois conférences sur



l'appel des « Enfants du Siècle »

CES CONFÉRENCES SERONT RÉPÉTÉES

les jeudi 29 janvier, mercredi 4 et jeudi 12 février 1931  
à 8 1/2 heures.

PREMIÈRE CONFÉRENCE :

« Qui croire ? Que croire ? »

DEUXIÈME CONFÉRENCE :

« Qui nous délivrera de l'esclavage de l'argent et des sens ? »

TROISIÈME CONFÉRENCE :

« Qui apaisera notre soif d'éternel et d'infini ? »

Des cartes d'entrée pour une seule conférence sont en vente, à la Maison Lauweryns, 36, Treurenberg, aux prix de 25 francs pour les mardis, à 5 heures; et 20, 15 et 10 francs pour les conférences du soir.

## Pour mieux comprendre l'Angleterre...

Dans un des récents numéros du *Times*, on pouvait lire deux petits bouts de texte sans aucun rapport l'un avec l'autre, du moins à première vue, mais dont la relation est pourtant fort intéressante.

Voici le premier : *Dans un district des Etats-Unis, remarquable pour la ferveur de son protestantisme et pour la pureté d'un sang que n'a pas atteint l'immigration italienne ou irlandaise, un homme a été attaché, la tête en bas, sur un haut bâcher auquel les spectateurs mirent le feu. Quand les flammes touchèrent la victime, un cri perçant d'agonie s'éleva, mais la torture ne dura pas longtemps, car très vite le corps fut réduit en cendres. Les autorités légales de l'endroit étaient présentes, mais n'intervinrent point. Aucun commentaire de cette cérémonie intéressante n'a paru dans le Times ni, pour autant que je sache, dans aucun autre quotidien important. Le Manchester Guardian n'y consacra aucun éditorial indigné, alors que ce journal se distingue par ses dénonciations de toute souffrance humaine inutile. Je n'ai rien pu découvrir à ce sujet dans le Week-End Review.*

L'autre, texte dans le même numéro du *Times*, était le suivant : *L'auteur qui, journellement, s'occupe, en éditorial, de l'actuelle discussion du projet scolaire, et cela au nom des propriétaires du journal et identifié avec la politique de celui-ci, dit que, si l'Eglise catholique en Angleterre (à laquelle il donne le titre officiel de « Roman catholic »), devenait trop puissante, il serait nécessaire d'examiner à nouveau la politique de l'émancipation catholique. C'est bien la première fois, je crois, que cette attitude franche et logique a été exprimée ouvertement dans un journal depuis une génération.*

Mais, quel rapport — direz-vous — entre deux textes imprimés aussi différents ? Ce rapport le voici : c'est que la religion est le facteur déterminant de toute société ; que des différences religieuses fondamentales sont à la base de tout conflit humain ; et qu'à moins de regarder en face la nature et les conséquences des différences religieuses, il nous est impossible de résoudre les problèmes politiques qu'elles suscitent.

Si l'homme brûlé aux Etats-Unis l'avait été en Ukraine, ou tout au moins s'il avait été un Ukrainien brûlé par des Polonais, toute notre presse serait entrée en fermentation. La raison pour laquelle cette presse accepta sans indignation l'information venue d'Amérique est que ceux qui écrivent dans nos journaux ont fondamentalement la même religion que celle qui informa et détermina la culture des Etats-Unis.

• Ici, il me faut faire deux remarques :

D'abord, je ne juge pas l'acte de ceux qui ont brûlé l'homme aux Etats-Unis. Cette contrée est totalement différente de la nôtre. Je crois la connaître bien mieux que n'importe quel autre Européen qu'il me fut jamais donné de rencontrer, car j'ai été en relation avec toutes les classes de la société américaine, j'ai des parents aux Etats-Unis et de proches relations par mariage, j'ai parcouru à pied une grande partie de l'Ouest américain, je suis resté en rapports constants avec mes nombreux amis de là-bas. Et parce que je connais si bien les Etats-Unis, je comprends à quel point ils nous sont étrangers, je comprends comment des hommes et des femmes parfaitement bons peuvent soutenir — comme je leur ai entendu soutenir — de solides arguments en faveur du lynchage, dans des conditions de vie qui sont les leurs et pas les nôtres. Ce que je veux souligner ici, ce n'est pas du tout mon jugement personnel sur le fait d'avoir brûlé un homme, mais ce qu'il faut penser du silence de notre presse.

Et voici ma deuxième remarque : bien que je considère la similitude religieuse comme étant à la base des sympathies internationales — le cas présent en est un exemple — je reconnais pourtant pleinement qu'il y a une multitude d'autres facteurs qui interviennent, et dans ce cas-ci aussi. On ne pouvait attendre du *Times* qu'il critiquât quoi que ce soit venant d'Amérique. Quant aux autres journaux qui se turent également, il y a la peur et aussi l'alliance anglo-américaine. Nous sommes devenus dépendants de l'Amérique et nous devons nous montrer discrets. J'admets tout cela. Mais je maintiens qu'une similitude de religion est à la base de cette absence de tout commentaire sur ce qui se passe dans tel pays, alors que la même chose se passant dans un autre pays provoquerait la plus violente indignation.

\* \* \*

Le second texte que j'ai cité est tout aussi significatif.

Que l'hostilité native entre le catholicisme et le tempérament national de l'Angleterre ait enfin été affirmée ouvertement dans un endroit aussi public que le *Times*, il n'y a qu'à s'en féliciter, car il est toujours bon, en politique, de se trouver devant la réalité vraie et de se débarrasser des illusions. Quand il apparaîtra clairement que l'attitude catholique, en face du projet scolaire, doit nécessairement différer de l'opinion anticatholique professée par presque toute la population, nous saurons où nous en sommes. Rien à faire avant de savoir où nous en sommes. Remarquez que la question n'a rien à voir avec la vérité ou la fausseté des revendications de l'Eglise catholique en matière d'inaffabilité et de révélation. C'est une question qui commanderait de même la situation s'il s'agissait de différences entre des Mahométans et des païens. Quand, dans une société qui range les fonctions sociales d'après un certain ordre d'importance, il se trouve un groupe étranger qui les range d'après un tout autre ordre d'importance, il naîtra fatalement des différends qui ne pourront être tranchés que par une certaine dose de privilège ou par une certaine dose de persécution. La seule chose intolérable en pareil cas, ce sont les coups d'épée dans l'eau frappés à l'aide de mots vides de sens que personne ne se risque à définir parce qu'ils sont sans contenu : tolérance, esprit large et autres de même calibre.

La masse des Anglais, hommes et femmes, estiment qu'il est bon que l'Etat, à ses frais, enseigne aux enfants ce qui peut leur être utile dans leur vie temporelle et civique. Etant virtuellement d'un seul caractère religieux (à l'exception du petit groupe des catholiques), ils considèrent ce caractère religieux comme allant de soi dans les écoles de l'Etat. Que les doctrines protestantes soient explicitement enseignées aux enfants ou non n'importe pas, les conséquences de pareilles doctrines sont enseignées comme faisant partie de la morale nationale et l'enfant qui subit l'influence des écoles nationales anglaises se pénètre des idées protestantes avec l'air qu'il respire.

Le catholique croit, lui aussi, qu'il faut donner aux enfants une instruction élémentaire dans les affaires temporelles. Mais sa religion (et donc sa philosophie) ne lui fait pas professer un amour particulier pour l'éducation d'Etat, et il tient pour une vérité indiscutable, aux conséquences les plus graves en matière politique et morale, que la famille est antérieure à l'Etat et que c'est aux parents et non à l'Etat à déterminer ce que sera l'enfant. Comme l'Etat anglais est essentiellement protestant en fait de morale et de tradition, le catholique désire que les écoles catholiques constituent une exception dans notre étatisme.

Voici donc une différence logiquement inconciliable. L'Etat dit : « Je vous oblige d'envoyer votre enfant à mon école ». Le catholique répond : « Voilà qui obligerait mon enfant à devenir protestant ». L'Etat répond : « Très bien, je vais vous accorder

un privilège. Vous aurez vos écoles à vous avec des professeurs appartenant à votre religion. Mais il vous faudra payer, et pour les écoles qui sont opposées à votre religion, et pour vos propres écoles à vous ». Le catholique répond : « C'est là de la persécution alliée à un privilège. Vous m'accordez le privilège de rester en dehors de votre système religieux d'Etat, vous me permettez de sauver la religion de mon enfant, mais vous m'imposez une lourde contribution comme rançon de la préservation religieuse de cet enfant ». L'Etat réplique : « Impossible de faire une autre concession. Je dépenserai pour vos écoles quelque chose de proportionnel à ce que vous avez à me payer, mais je fais diverses exceptions à cette règle, dont voici la principale :

« Je me propose d'ajouter à l'avenir des dépenses nouvelles qu'il vous faudra payer si vous voulez conserver la religion de vos enfants. Je me propose de vous obliger de les envoyer en classe pendant une année de plus que vous n'avez fait jusqu'à présent, et donc d'exiger des écoles plus grandes et autres dépenses en proportion. Mais je ne vous avancerai pas cette dépense nouvelle; vous paierez ce que vous payez déjà pour mes écoles protestantes et vous paierez aussi pour le privilège de pouvoir conserver vos enfants sous une influence catholique pendant cette année supplémentaire ».

A cela le catholique répond : « La sphère de persécution que vous vous êtes réservée n'est pas très étendue, mais elle est réelle et je demande un privilège *entier* et *pas* de persécution. »

L'Etat n'a le choix qu'entre deux répliques. Ou bien il dira : « Je n'étendrai pas la sphère de persécution, mais je maintiendrai cette sphère réduite et ma volonté doit prédominer »; ou bien l'Etat répondra : « Très bien, je m'en vais étendre votre privilège et le compléter. Vous n'aurez pas à payer un sou de plus que vos compatriotes pour le droit de sauvegarder la religion de vos enfants. »

Si l'Etat tient ce dernier langage, il diminue évidemment sa propre souveraineté, car il admet qu'une petite fraction de la population puisse se soustraire à une disposition générale. Si l'Etat refuse de diminuer davantage sa souveraineté, il lui faut persécuter — c'est-à-dire user du pouvoir de l'Etat pour obliger des hommes, soit à des actions inconciliables avec leur religion, soit à payer une amende comme rançon d'actes conformes à leur religion.

Pas moyen d'en sortir avant que les vérités fondamentales qui sont en jeu n'aient été reconnues. Le catholique tient encore plus à ce que ses enfants conservent leur religion que la *gentry* ne tient à ce que ses enfants gardent l'accent et les manières de leur classe. Pour l'Etat, pareille exigence (tout comme dans le cas de la *gentry*), est un luxe pour lequel le catholique n'a qu'à payer.

Pour l'Etat anglais moderne, la foi catholique est une illusion privée.

HILAIRE BELLOC.

## TARIFS

### DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg. . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	18 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur. . . . .	23 belgas
IV. — Pour tous les autres pays . . . . .	26 belgas

## De la sagesse augustinienne

1. Saint Augustin et saint Thomas d'Aquin; un évêque du IV<sup>e</sup> siècle, un scolastique du XIII<sup>e</sup>; non seulement des époques, des débats, des circonstances intellectuelles entièrement différentes, mais des tâches tout autres. Un pêcheur d'hommes, un constructeur de vérités. La doctrine chrétienne à engendrer, à découvrir, à opposer à la sagesse de ce monde; la doctrine chrétienne à parfaire et consolider en elle-même et pour elle-même. Une source, un fruit.

Des vocations, des témoignages tout autres. L'un habite au cœur de l'humanité, il en a tout connu, c'est avec la voix des abîmes de l'âme qu'il doit rendre témoignage à la souveraine vérité; aux sommets les plus purs de sa théologie, on reconnaît encore cette voix. Dieu de miséricorde, est-ce notre misère qui parle là-haut? Un enfant prodigue, un amoureux, un converti, sauvé de la pire erreur de l'esprit et des pires erreurs de la chair, un homme que l'expérience du mal lui-même a instruit et étoffé, avant que l'expérience de la grâce l'ait grandi jusqu'au ciel; un homme fait pour gouverner des hommes et paître les âmes de siècle en siècle. L'autre habite au cœur de l'intelligence, il fréquente les anges, c'est avec leur regard tranquille et puissant qu'il éclaire pour nous les secrets divins et nous révèle à nous-mêmes, tant de lumière peut-elle descendre en nous? Un fils toujours fidèle, un chaste, une fontaine cristalline où les eaux de la divine sagesse n'ont cessé de croître; un esprit fait pour rayonner sur les siècles et enseigner les esprits.

C'est une tâche non seulement délicate et difficile, mais paradoxale, et au premier abord impossible, de comparer saint Augustin et saint Thomas. L'intelligence doit renoncer à son procédé de comparaison le plus naturel, qui consiste à rapprocher sur le même plan, à confronter dans la même lumière, à chercher les coïncidences et les écarts. Il lui faut se transporter d'un plan, d'un éclairage à un autre, et c'est justement dans la non-coïncidence qu'elle devra discerner l'unité. *Concordisme* et *discordisme* ne valent pas mieux l'un que l'autre, et procèdent de la même erreur d'optique.

D'une part, l'originalité d'Augustin et de Thomas l'un par rapport à l'autre est irréductible; leurs attitudes intellectuelles, et, si l'on réduit saint Augustin en système, leurs systèmes ne coïncident pas. D'autre part, il y a entre la sagesse de l'un et celle de l'autre non seulement accord et harmonie, mais foncière unité. Comment résoudre cette antinomie? Sans entrer dans les controverses qui partagent les spécialistes, nous voudrions indiquer ici quel est, selon nous, le principe de solution.

2. « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration, le cœur en a un autre... Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit, car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point, qu'on rapporte à la fin pour la montrer toujours (1). » Cette vue de Pascal appelle certaines précisions, mais elle nous suggère l'essentiel : différence d'ordre, de point de vue formel, de *lumen*. Jésus-Christ ne voulait pas seulement mettre le feu dans les cœurs, il voulait instruire; mais dans l'ordre et la lumière de la *divine révélation elle-même*. Saint Paul, dans l'ordre et la lumière du *don de prophétie* en sa forme la plus élevée et la plus sainte. L'un et l'autre de trop haut pour daigner philosopher. Saint Augustin a comme eux l'ordre de la charité; si abondamment qu'il philosophe, c'est dans l'amour qu'il instruit, et pour d'un seul et même mouvement tourner pratiquement l'être humain vers sa fin dernière. Comment cela? Je le dirai dans un instant.

Saint Thomas, lui, a l'ordre de l'intelligence, — appliquée au travail par l'amour, et pour spirer l'amour, mais conduisant son travail dans le pur climat des exigences objectives (qui ne semblent froides qu'à ceux qui n'aiment pas la vérité). C'est dans l'ordre et la lumière de la *science théologique* et de la *philosophie* qu'il nous instruit : disciplines procédant selon le mode du pur connaître.

Quelle est donc la source propre de l'enseignement d'Augustin? Nous pensons que cette source est située plus haut, c'est la sagesse

(1) PASCAL, *Pensées* (Œuvres, éd. Massis, t. II, p. 59).

du Saint-Esprit. J'ai dit qu'il instruit dans l'amour. Pourquoi en est-il ainsi, sinon parce qu'il nous instruit dans l'ordre et la lumière du don de sagesse? Voilà la clef que nous cherchions. C'est cette sagesse-là qui lui fournit son point de vue, c'est d'elle que sa pensée s'élance pour envelopper toutes choses et les ramener sans cesse à leur centre. Au temps de son intempérance philosophique et de ses excursions à travers les sectes et les systèmes, il la cherchait sans la connaître. De la grâce seule il l'a obtenue, et sans doute pourrait-on déceler à ce point de vue même une croissance et un affermissement progressifs de sa pensée de converti. En tant qu'il enseigne dans la pleine vertu de l'onction qu'il a reçue, il tient toute sa force de cette sagesse.

Quand je dis que le point de jaillissement de l'enseignement de saint Augustin, situé moins haut que celui de l'enseignement de saint Paul, et à fortiori que celui de l'enseignement du Christ, est situé plus haut que le point de jaillissement de l'enseignement de saint Thomas (qui procède selon le mode humain et rationnel, et qui est beaucoup plus parfait dans ce mode-là), qu'on n'entende pas que saint Thomas lui-même ait manqué de cette sagesse infuse, il en surabondait, comme il surabondait de grâces mystiques. Il en avait besoin, lui, Thomas, pour mener à bien son œuvre de théologien; mais cette œuvre elle-même se situe strictement dans la théologie comme science (et dans la philosophie), qui sont des sagesse sans doute, mais de mode humain, et (donc) en même temps des techniques, inférieures à la sagesse infuse; les offices dans le Corps de l'Eglise, les fonctions sont définies; la fonction enseignante de saint Thomas, universelle comme la discipline théologique, n'est pas celle, plus universelle encore et suprême, d'un Augustin.

\* \* \*

Il y aurait lieu de rappeler ici que la sagesse des saints, qui juge des choses divines par inclination d'amour ou connaturalité, *compassio sive connaturalitas*, et en vertu même de l'union à Dieu (1), présuppose non seulement la foi, mais la charité, qu'elle est expérimentale, qu'elle est non seulement spéculative mais aussi pratique, procédant de l'union à Dieu et dirigeant notre activité vers cette union, réglant la vie humaine selon des règles divines; enfin qu'elle peut user du discours et argumenter (2). Imaginez cette sagesse, non plus concentrée ineffablement en la passion des choses divines, comme il arrive dans la contemplation mystique, mais débordant royalement en connaissance communicable: non pour essayer d'exprimer lyriquement, comme fera un saint Jean de la Croix, ou si j'ose dire (et sans jeu de mots) oratoirement, comme fera un Bérulle, l'expérience mystique elle-même; mais pour se répandre sur tout le champ intelligible et s'emparer de tout le jeu des énergies rationnelles, user de tous les instruments naturels de la connaissance, avec ce respect, cette courtoisie envers la nature et la raison, cette confiance aussi, cette aisance, cette hardiesse, cette souveraine loyauté que donne la vraie liberté spirituelle: telle est la sagesse d'un Augustin (et plus généralement des Pères). La sagesse commune du chrétien sagesse doublement instinctive et spontanée, — car les moins instruits des fidèles ont reçu aussi le Saint-Esprit et ses dons, et ils usent sous cette lumière de la raison naturelle et du bon sens, — prend ses proportions suprêmes, proprement paternelles et épiscopales, dans la sagesse de ces grands pasteurs spirituels: la science du théologien, non encore déglacée à part sous son état de discipline spécialisée (ce qui fut l'œuvre des scolastiques) s'y trouve contenue en source, à l'état éminent. (L'âge des techniques n'avait pas encore commencé, et la théologie est la première grande technique du monde chrétien.) Cette suprême sagesse conquiert tout, s'approprie tout, entraîne tout dans son courant

(1) Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, *Les dons du Saint-Esprit*, trad. R. Maritain, Paris, 1930, ch. I, II, IV (*Curs. théol.*, ub I-II, q. LXX, disp. 18, a. 1, 2, 4).

(2) Jean de Saint-Thomas enseigne que les dons de sagesse et de science bien que non discursifs de soi, cependant « ne procèdent pas toujours sans discours: 1<sup>o</sup> parce que l'investigation et le raisonnement sont naturels à l'homme, et les dons du Saint-Esprit ne détruisent pas, mais perfectionnent la nature; 2<sup>o</sup> parce que même dans la science infuse du Christ la possibilité du discours et de la comparaison des termes est admise par saint Thomas (IIa, q. 11, a. 5); 3<sup>o</sup> parce que nous n'expérimentons pas ordinairement en nous une lumière qui nous fasse entendre les vérités sans discours ni comparaison. » (*Les Dons du Saint-Esprit*, trad. citée, p. 183, *Curs. théol.*, loc. cit., a. 5, n. 6).

Aussi bien visons-nous ici, et dans tous les développements qui suivent, non seulement des actes de mode discursif produits par le don de sagesse à lui seul, mais aussi et surtout des actes de mode discursif produits par le don de sagesse usant des connaissances rationnelles et du savoir acquis.

universel: les dépouilles des Egyptiens, tous les trésors des philosophes. Disons, pour cerner les choses d'un trait bien net, que ces trésors sont ici l'instrument, non pas précisément de la science théologique en tant qu'elle se distingue de la science philosophique (lesquelles ne sont pas encore explicitées dans leur nature propre), mais de la sagesse infuse, de la sagesse du Saint-Esprit, qui les domine et les enveloppe, et qui est connexe avec la grâce et la charité.

Ainsi nous apparaît dans sa plénitude la mission des Pères de l'Eglise. « Les Pères et les théologiens », cette expression qui revient constamment dans les traités de doctrine sacrée désigne deux offices bien distincts. La théologie se trouve chez les théologiens dans sa nature propre de science spécialisée, ayant pour lumière la raison surélevée par la foi. La théologie se trouve chez les Pères sous un état supérieur, elle a pour lumière la lumière même du don de sagesse usant de la raison, elle procède en tant même que doctrine dans la lumière de la grâce sanctifiante. C'est une doctrine sainte. Il y aura toujours de nouveaux Docteurs dans l'Eglise. L'âge des Pères est clos définitivement, c'est l'âge de la grande effusion des dons de l'Esprit requise pour l'engendrement spirituel pour l'éducation de l'Eglise. Et ce qui importe avant tout chez les Pères, c'est la pureté des eaux de ce fleuve impétueux de l'Esprit, plus assurément que l'exacte polissure de chacune des pierres, détachées de la vieille roche philosophique, qu'il entraîne avec lui.

La philosophie dont use ainsi saint Augustin (une des plus grandes philosophies religieuses de l'humanité) est une philosophie incontestablement déficiente, arrachée de force à l'ultime défense et fructification spirituelle du paganisme mourant, c'est la philosophie néo-platonicienne. (Il a pris ce qu'il a trouvé. Et qui peut lire Plotin sans gratitude?) (1) Mais c'est du don de sagesse que chez Augustin cette philosophie est l'instrument; et de la supériorité, de la transcendence céleste de ce don, de la divine maîtrise avec laquelle il manie les instruments dont il se sert, nul n'a eu une conscience plus claire que le Docteur lui-même de la grâce. Ce qui est premier absolument, ce qui illumine, disperse, commande, règle, mesure, ce qui donne droit de juridiction sur toute chose, *spiritualis judicial omnia*, ce qui exulte du sein du chrétien comme les fleuves du paradis pour féconder et renouveler toute la terre de la connaissance, c'est le don de l'Esprit dans la puissance de l'amour. Un instrument humain, non pas médiocre certes, mais imparfait, gauche, dangereux, et pour le manier la très parfaite main craintive et pieuse, intelligente et savante, forte, prudente et sage, l'irrésistible lumière de l'esprit surhumain, voilà le paradoxe admirable de la sagesse du Platon chrétien.

Pouvons-nous percevoir (et qui l'a mieux perçu que saint Thomas?) le sens vivant de cette sagesse, le terme auquel usant d'un tel instrument se porte un tel esprit, — c'est le pur univers des vérités chrétiennes, les profondeurs éternelles qui nous sont montrées, les sommets où la théologie prend son origine. Considérons-nous un tel instrument d'une façon matérielle, séparé de l'esprit qui lui passe en lui, nous voilà engagés dans une querelle sans fin, dans une vaine tentative de réduction néoplatonicienne de saint Augustin, ou dans une recherche toute littérale de discordances entre lui et saint Thomas.

Ce qui, à vrai dire, est bien remarquable ici, et doit être regardé comme un trait du génie, du *saint génie* d'Augustin, c'est la sûreté d'instinct, le tact surnaturel avec lequel, tout en restant platonicien et dans une étroite dépendance de Plotin en philosophie, il évite lui-même (on ne pourra pas en dire autant de tous ses disciples) les pièges les plus dangereux du platonisme, tantôt rectifiant magnifiquement ses maîtres grecs, (comme lorsqu'avec le monde des Exemplaires platoniciens il fait le monde des Idées divines) tantôt laissant irresolues telles questions dont l'outillage platonicien ne donne pas la clef (comme tant de questions sur l'âme et son origine), tantôt laissant inachevées, dans un état d'indétermination pathétique parce que c'est comme un état d'attente, tout à la fois de promesse et de réserve, telles grandes doctrines (comme sa doctrine de l'illumination) qu'avec cet outillage il n'aurait pu, sans tomber dans l'erreur grave, pousser à un point plus élevé de précision.

Mais ce qui nous importe le plus, et que vise le propos central de cette brève étude, ce n'est pas l'instrument platonicien employé par saint Augustin, c'est sa sagesse elle-même, en tant qu'elle est avant tout, ainsi que nous l'avons dit, le don de sagesse usant

(1) « Plotinus inter philosophiae professores cum Platone princeps. » Saint Thomas reprend ce mot de Macrobe (*Sum. théol.*, I-II, 61, 5, *sed contra*).

de la raison et du discours. Cette notion nous permet de comprendre comment saint Augustin philosophe constamment, et comment cependant il n'est en aucune façon l'inventeur d'un système philosophique; comment bien des déchets n'altèrent cependant pas sa lumière; comment il est installé au-dessus de la philosophie, au-dessus même de la science théologique au sens strict de ce mot, et comment il couvre tout le domaine de la théologie, de la philosophie, de la science morale pratique. Elle s'accorde très exactement, croyons-nous, avec l'admirable doctrine que saint Augustin lui-même nous a laissée de la sagesse, et qui a passé tout entière, — avec les explicitations et différenciations requises, — dans la synthèse thomiste.

Quand il montre que la science, en tant qu'elle se distingue de la sagesse (science suprême) est œuvre de la raison inférieure et connaissance dans le crépuscule du créé, tournée avant tout vers le labeur de l'action, tandis que la sagesse est œuvre de la raison supérieure et connaissance dans la lumière des choses divines, tournée avant tout vers le repos de la contemplation (1); quand il formule la grande loi, dominatrice des civilisations, de l'option inévitable entre la sagesse et la science, car toutes les richesses de cette dernière, bonnes en elles-mêmes et nécessaires, sont ordonnées de soi à la pauvreté de la sagesse, de sorte que les choisir pour fin est crime de convoitise et d'avarice, conversion mortelle vers les biens périssables; quand il décrit, en des analyses psychologiques incomparables, l'économie de la science et de la sagesse dans les âmes saintes, il est clair que saint Augustin (sans exclure certes la distinction des trois sagesse, métaphysique, théologique et infuse, que saint Thomas établira plus tard, mais en restant tout à fait étranger à cette distinction, parce qu'il ne songe qu'à opposer la sagesse chrétienne à la fausse sagesse des philosophes païens), il est clair que saint Augustin centre de fait toute son idée de la sagesse sur la sagesse par excellence, qui est la sagesse infuse. C'est vers elle que, dérivant d'elle, l'effusion de sa pensée fait retour et ramène toute pensée. C'est d'elle qu'il voit la science profane et la science sacrée (en tant que dans la connaissance sacrée elle-même l'aspect de science se retrouve) recevoir une participation, lorsqu'elles s'y subordonnent comme elles doivent dans l'âme chrétienne.

3. Différence de point de vue et de perspective, voilà la différence essentielle entre l'enseignement de saint Augustin et celui de saint Thomas. Ici le point de vue de la sagesse théologique au sens strict du mot, là le point de vue de la sagesse infuse. Ici on dépiste des essences, là on est attiré à l'expérience de Celui qu'on aime. Nous avons dit que la sagesse de saint Augustin, c'est le don de sagesse usant du discours. Qu'on se rappelle les propriétés reconnues par les théologiens au don de sagesse (2), on comprendra le point de vue propre de saint Augustin, et les caractères de sa doctrine, sans parler de la merveilleuse saveur de son style, — ou de cette spontanéité supra-technique que nous signalions tout à l'heure, et grâce à laquelle l'instinctive sagesse baptismale du commun des chrétiens se reconnaît en lui. On comprendra que pour lui la vraie philosophie, — entendons la croissance en la sagesse, — est un chemin vers la béatitude, et le vrai philosophe un ami de Dieu, *verus philosophus amator Dei* (3); c'est la sagesse du Saint-Esprit. On comprendra que tout en sachant parfaitement la distinction essentielle entre la connaissance purement rationnelle et les conclusions tirées des principes de la foi, il n'ait pas songé à distinguer systématiquement la discipline philosophique et la discipline théologique: il ne dresse pas une carte des disciplines intellectuelles, il hâte vers la fruition de Dieu la raison illuminée par la foi. On comprendra comment, tout en ayant plus qu'un homme au monde le sens des valeurs propres et de la dignité

de la spéculation, tout en repoussant de tout son être (et à vrai dire sans pouvoir même concevoir) ce que quinze siècles plus tard un âge disgracié devait connaître sous le nom de pragmatisme philosophique, cet amoureux de l'intelligence a pu jouer avec une entière liberté d'une sorte de pragmatisme vécu — celui du salut éternel, — et intégrer dans sa sagesse, — parce que la sagesse infuse procède de la charité, — le mouvement de la volonté vers la fin dernière.

Dans la doctrine de saint Augustin la foi précède et prépare universellement l'intelligence. *Crede ut intelligas*. Quoi d'étonnant, si l'intelligence en question est la connaissance de sagesse infuse étendue par le discours à tout le champ humainement explorable? Cette connaissance présuppose la foi théologale comme la charité théologale. Il est absolument essentiel à la sagesse de saint Augustin de procéder de la foi, parce qu'elle tend dès le principe à l'union expérimentale avec Dieu. Aussi bien saint Augustin sait-il d'expérience que pour recouvrer de fait l'intégrité de sa vigueur naturelle, dans l'ordre même des vérités accessibles de soi aux démonstrations de la raison, la raison blessée du pécheur a besoin d'être guérie par la *gratia sanans* (1). Et c'est dans notre mouvement concret vers la Vérité première qu'il veut nous instruire et nous guider.

Il nous inculque que l'âme n'arrive à trouver Dieu que par un retour et une progression *ad intus*, en se retirant des choses et des sens pour disposer des ascensions au dedans d'elle-même. C'est qu'il s'agit de joindre au plus profond du cœur celui qui habite là comme dans son temple et en qui seul le cœur peut trouver son repos, non pas le Dieu des philosophes et des savants, qui peut être atteint sans la foi, non pas même le Dieu des théologiens, qui peut être atteint sans la charité, mais le Dieu des saints, la vie de notre vie qui s'offre à nous par la grâce et dans l'amour.

En expérimentant Dieu mystiquement, l'âme expérimente de même, à la pointe la plus cachée de son activité sanctifiée, sa propre nature d'esprit. Cette double expérience, produite sous l'inspiration spéciale de l'Esprit de Dieu et par ses dons, est comme l'achèvement surnaturel du mouvement d'inversion propre à tout esprit. C'est elle qui, pour tout ce qui concerne Dieu et l'âme, est le centre de gravitation des doctrines de saint Augustin. Si nous la perdons de vue, le sens profond de ces doctrines nous échappe. Attirées par elle dès le principe, elles en reçoivent, même lorsqu'elles se meuvent très loin de ce centre et dans une atmosphère naturelle de soi, ce je ne sais quoi d'expérimental, de délicieux et de vécu qui les caractérise: participation lointaine, espérance, promesse de la suprême joie. Voilà pourquoi les objets métaphysiques et leurs contraintes purement intelligibles, dont saint Augustin se garde de nier ou d'amoindrir la valeur, dont il connaît et révère, combien mieux que Pascal, toute l'efficacité, ne s'offrent à lui qu'enveloppés de la résonance des vibrations de l'âme; voilà pourquoi la preuve rationnelle de l'existence de Dieu, sans jamais cesser chez lui de procéder *per ea quae facta sunt* et par la voie de la causalité, sans jamais impliquer que *pour nous* l'évidence de Dieu précède celle des choses, part d'une expérience encore, naturelle cette fois, de l'expérience intérieure des immuables vérités de raison illuminant notre esprit changeant (2).

Quant à la connaissance de l'âme par elle-même, si dans la formulation philosophique de sa pensée sur ce point, et dans certaines théories psychologiques connexes (dans la théorie de la sensation en particulier), saint Augustin cède nettement à des formes platoniciennes difficilement défendables, il reste que ce qu'il a vu avant tout, et cela infailliblement, et toujours dans la participation plus ou moins lointaine et les reflets d'une expérience d'ordre divin, c'est la nature et les privilèges d'esprit de l'âme humaine, par quoi elle est radicalement (mais non pour l'état d'union au corps) intelligible à elle-même par sa substance, et ne connaît les choses matérielles qu'en les immergeant dans sa propre lumière. Il suffira à saint Thomas de préciser qu'ici-bas l'âme ne se connaît

(1) On sait qu'en dénombrant les dons du Saint-Esprit saint Thomas avait d'abord (*Sum. theol.*, I-II, 68, 4) caractérisé le don de science comme perfectionnant l'intellect pratique, et le don de sagesse comme perfectionnant l'intellect spéculatif; il se tenait ainsi d'une façon plus littérale à l'opinion de saint Augustin. Plus tard (II-II, 8, 6), il a reconnu que les dons de sagesse et de science sont l'un et l'autre spéculatifs et pratiques, comme la foi elle-même: le don de sagesse ayant en propre de juger comme expérimentalement des vérités de la foi du côté des réalités divines; le don de science, du côté des réalités créées. Mais ces deux positions ne sont pas incompatibles. Comme le remarque Jean de Saint-Thomas (*loc. cit.*, a. 7, n. 8; trad. franç., chap. VII, p. 261), bien que la sagesse soit à la fois spéculative et pratique, elle prédomine cependant dans la spéculation, tandis que le don de science, parce qu'il procède par les causes inférieures, prédomine dans la connaissance pratique, encore qu'il soit aussi spéculatif.

(2) Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, *Les Dons du Saint-Esprit*, trad. R. Maritain, chap. IV.

(3) *De Civ. Dei*, VIII, 1.

(1) *Quamvis enim nisi aliquid intellegat, nemo possit credere in Deum; tamen ipsa fide qua creditur sanatur, ut intellegat ampliora.* — *Enarr. in Psalm. CXVIII*, enarr. 18, n. 3.

(2) Aussi bien la preuve de l'existence de Dieu par le monde sensible a-t-elle chez Augustin (dont Pascal s'écartera beaucoup sur ce point) sa pleine valeur: *Ecce sunt caelum et terra, clamant quod facta sunt; mutantur enim atque variantur... Clamant etiam quod se ipsa non fecerint... Et vos dicentium est ipsa evidentia. Tu ergo, Domine, fecisti ea qui pulchra es, pulchra sunt enim; qui bonus es, bona sunt enim; qui es, sunt enim. Nec ita pulchra sunt; nec ita bona sunt, nec ita sunt, sicut tu conditor eorum, quo comparatio nec pulchra sunt, nec bona, sunt, nec sunt.* (*Confess.*, lib. XI, c. 4 n. 6. — Cf. *Sermones*, CXLI, 2, 2.)

qué par ses actes pour mettre, ici comme partout, la doctrine au point. Sans doute, pour contraindre les yeux des hommes à voir les choses de leur propre ciel, a-t-il fallu d'abord qu'Augustin volât trop haut : une fois acquise la substance de sa psychologie s'intègre aisément tout entière, comme le Père Gardeil l'a admirablement montré (1), dans le système des notions aristotéliques revécues, et si j'ose ainsi parler, *augustinisées* par l'Ange de l'École. Disons que la sagesse mystique est en quelque sorte l'agent activant, le catalyseur de l'introspection augustinienne, grâce auquel celle-ci apparaît dans tous les ordres comme le plus merveilleux instrument de prospection du spirituel. Aussi bien la psychologie de saint Augustin ne quitte-t-elle jamais le concret, et science morale plus encore peut-être que psychologie, procède-t-elle selon un mode tout autre que la psychologie analytique de saint Thomas.

En tout cela, nous restons dans un domaine bien différent de celui du savoir métaphysique : domaine qui serait inférieur à la métaphysique s'il n'était que psychologie ou connaissance pratique, mais qu'il serait entièrement erroné de caractériser comme tel : domaine qui en réalité transcende la métaphysique, parce qu'il est proprement le domaine royal de la sagesse infuse préluant à la vision, retournant l'homme vers la contemplation amoureuse des trois Personnes incréées qui habitent en lui par la grâce. On peut donc lire avec Windelband que la doctrine de saint Augustin est une métaphysique de la vie intérieure, ou avec M. Gilson qu'elle est une métaphysique de la conversion, à condition d'ajouter aussitôt que cette doctrine n'est pas une métaphysique au sens propre du terme. Le mot de Windelband et celui de M. Gilson sont d'autant plus éclairants qu'on saisit mieux l'impropriété foncière, ici, du terme « métaphysique ».

Il apparaît en définitive que la doctrine de saint Augustin est une doctrine essentiellement et dans son mode même *religieuse*. Il ne méprise pas, il ne diminue en rien la recherche scientifique des natures des choses (qu'il s'agisse de la métaphysique ou des sciences d'observation) ; il est trop ami de Platon pour ne pas voir l'univers comme une grande famille d'essences et ne pas toucher à chaque instant aux concepts métaphysiques. Mais il n'y touche qu'obliquement et pour des fins d'un autre ordre. S'il scrute la notion de matière première, c'est dans une action de grâces. Pas une fois il ne place l'objet de ses recherches sous la lumière spécifique des spéculations purement rationnelles. C'est d'une sagesse plus haute que descendent vers nous les intuitions métaphysiques dont sa doctrine est riche.

Rappelons-nous enfin qu'une telle sagesse contient en elle, en source et *eminent*, ce qui se dégagera chez les scolastiques comme discipline théologique et discipline philosophique définies à part ; ou plus précisément, et pour serrer les choses de plus près, rappelons-nous qu'une telle sagesse contient la philosophie d'une manière *virtuelle-éminente* et la théologie d'une manière *formelle-éminente* (car en usant d'un *homen* supérieur à celui du simple théologien, en étant plus que théologien, les Pères font vraiment et l'habit de savoir ; il en diffère aussi par l'état. Ici, un état de formation et d'actualisation spécifique, l'état de sciences et de techniques constituées dans leurs natures propres. Là, un état de fécondité transcendante. l'état d'une sagesse supra-technique enveloppant les sciences en question dans son éminence ; état qui, par rapport à la science philosophique et au monde scientifique de la théologie, est un état de virtualité. De toutes manières, transférer sur le plan des systèmes philosophiques, pour en faire l'un d'entre eux, la doctrine de saint Augustin avec ses caractères proprement et exclusivement augustinien, c'est pour autant la dénaturer. Ainsi voit-on voler en éclats les animaux des grandes profondeurs sous-marines lorsqu'on les amène à l'air libre, aux pressions sous lesquelles la faune terrestre respire.

Il convient de signaler ici l'équivoque du mot *augustinisme*, qui pour désigner la pensée de saint Augustin connote inévitablement, par sa désinence, l'idée de système. En ce sens ce n'est pas un paradoxe de soutenir que jamais saint Augustin n'a professé l'augustinisme. Et quel augustinisme ? pourrait-on demander. On a vu autant d'augustinismes différents, parfois hostiles, que de philosophes augustinien. (1)

Jacques MARITAIN.

(1) A. GARDEIL, *La structure de l'âme et l'expérience mystique*, Paris, 1927. (La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

## L'Allemagne catholique en face de la victoire de Hitler<sup>(1)</sup>

En réponse à l'article paru sous ce titre dans votre revue, je vous prie de bien vouloir permettre au directeur de la *Schönere Zukunft* de donner les quelques éclaircissements qui suivent :

Tout d'abord, je tiens à reconnaître l'objectivité avec laquelle le professeur comte d'Harcourt s'est efforcé d'exposer les opinions de la *Schönere Zukunft* quant à la victoire du mouvement hitlérien en Allemagne. Cette objectivité a permis au célèbre savant parisien de souligner combien la *Schönere Zukunft* a à cœur de faire connaître aux catholiques de l'Europe centrale, par de nombreux articles et informations, les richesses de la vie catholique en France.

Mais il y a certains points politiques sur lesquels les catholiques français et les catholiques allemands restent, jusqu'à présent, d'avis différents. Parmi ces points se classent la paix de Versailles et la demande allemande d'une révision de celle-ci ; parmi ces points, il convient de citer également le mouvement hitlérien en Allemagne. Or, où il y a divergence de points de vue, il y a forcément danger de malentendus et d'interprétations erronées. Ainsi, il est évident que, lorsqu'il a voulu exposer l'opinion de la *Schönere Zukunft* quant au mouvement hitlérien, le professeur comte d'Harcourt est tombé victime de ces malentendus.

Selon le professeur d'Harcourt, la *Schönere Zukunft* serait l'adversaire de la tendance modérée, l'adversaire des pacifistes, l'ennemi de tous les démocrates ; par contre, elle aurait des sympathies prononcées pour le mouvement hitlérien. Le but de la *Schönere Zukunft* serait la réalisation d'une forte et stable autorité d'Etat, selon toute vraisemblance la restauration des Hohenzollern. Et ces sympathies de la *Schönere Zukunft* pour le mouvement hitlérien seraient d'autant plus incompréhensibles que le drapeau des partisans de ce mouvement porte la devise : « Guerre à Rome et à Judas », l'attitude de la *Schönere Zukunft* serait très vraisemblablement commandée par des considérations et des égards vis-à-vis des milieux pro-hitlériens de ses lecteurs qu'elle ne voudrait point perdre comme abonnés.

Contre pareils malentendus, je tiens à établir ce qui suit :

1. La *Schönere Zukunft* ne repousse pas la tendance modérée, ni le véritable pacifisme, ni la mentalité réellement démocratique, elle répudie seulement les conceptions mécanicistes et matérialistes de la démocratie qui sont à la mode chez les socialistes et chez les libéraux incroyants. Elle ne tourne pas le dos au véritable amour de la paix, mais seulement au pseudo-pacifisme des naturalistes et des matérialistes, lequel est foncièrement égoïste et anti-chrétien, ainsi que Friedrich Wilhelm Förster l'a nettement démontré, en parlant, par exemple, de ce pacifisme qui se dissimule derrière l'agitation en faveur du film de Remarque : « A l'Ouest, rien de nouveau. » La France catholique elle-même ne s'identifie aucunement avec le démocratisme des libéraux français et le pacifisme des communistes français.

2. Il est vrai que la *Schönere Zukunft* lutte pour l'établissement de facteurs d'autorité forte et stable dans l'Etat. Quant à son idéal conservateur, ce dernier n'émane nullement d'une sympathie pour des idéologies mussoliniennes ou hitlériennes, mais trouve, au contraire, ses racines dans les *leitmotive* conservateurs de ces traditions sociales catholiques qui (par les scolastiques éminents, les sociologues du XVIII<sup>e</sup> siècle, les romantiques catholiques et,

(1) Nous avons reçu de notre confrère le Dr J. Eberlé, cette mise au point que nous publions très volontiers.

au XIX<sup>e</sup> siècle, par les catholiques, tels que Karl Wilhelm von Haller, Adam Heinrich Müller, Wilhelm Schlegel, Joseph von Görres père, et, plus tard, par des personnalités comme Mgr Ketteler, baron von Mallinckrodt, baron Vogelsang, prince Alois Liechtenstein), sont toujours restées vivantes dans le parti catholique de l'Allemagne. Quant à la restauration des Hohenzollern, il ne faudrait pas prêter des desseins politiques de ce genre à l'écrivain qui, dans ses journaux, a déclenché la lutte pour la révision de la conception allemande de l'histoire dans le sens de la justification des principes de gouvernement habsbourgeois contre les principes hohenzollerniens et ne cesse de mener cette lutte.

3. Prétendre que le mouvement hitlérien n'ait encouru, dans la *Schönere Zukunft*, aucun blâme, aucune condamnation, est erroné. En réalité, les caractères essentiels de ce mouvement y ont été critiqués en maintes circonstances, quoique, peut-être, pas d'une façon très approfondie, dans les articles concernant les élections de septembre.

Depuis des mois et des années, nous ne cessons de souligner combien anti-chrétienne est l'attitude de Hitler vis-à-vis de la question juive. Dans un numéro du début de décembre dernier, nous avons signalé, en les blâmant sévèrement, l'anticléricalisme borné, les stupidités de l'idéologie de Wotan et le programme naïf des réformes politico-sociales des Hitlériens. Encore actuellement paraît dans la *Schönere Zukunft* toute une série d'articles, écrits il y a des semaines déjà, et dans lesquels ce mouvement, à cause de son esprit antichrétien, est sévèrement condamné. Il est cependant vrai, que la *Schönere Zukunft* estime, d'autre part, que ce n'est pas par des paroles, par des condamnations, que le monde sera débarrassé du mouvement hitlérien, pas plus que des maladies ne se trouvent supprimées par un diagnostic. Le mouvement hitlérien est un phénomène pathologique résultant de la misère sociale créée au peuple allemand par la paix de Paris et du mauvais fonctionnement du régime parlementaire allemand.

Or, le fait de concevoir et de considérer les maladies comme les fruits naturels des germes de maladies, n'implique pas, ce me semble, des sympathies pour ces maladies. D'autre part, ce n'est pas être ami des partisans de la force et mériter la vengeance que de vouloir vaincre la maladie, en examinant les germes de celle-ci. Les vrais amis de la paix ne sont pas ceux qui se contentent de crier sans cesse : « Paix ! Paix ! » mais ceux qui luttent pour créer et régler les circonstances de telle façon que la paix puisse se développer. Même pour la politique, il reste vrai que : *gratia supponit naturam*, c'est-à-dire, en la circonstance, que, si les bases naturelles d'une nation sont trop ébranlées et arrivent à être détruites, l'esprit de paix ne saurait s'emparer de ce peuple qui, presque fatalement se sent alors attiré vers les mirages du radicalisme, du nationalisme outré et du désespoir violent.

4. Quand la *Schönere Zukunft* considère le résultat des élections comme un motif pour le Centre de faire son examen de conscience, ce n'est pas pour donner raison à Hitler et tort au Centre, mais uniquement pour exhorter le Centre à se débarrasser des germes malades du hitlérisme en adoptant un patriotisme réel dans la politique extérieure et, dans la politique intérieure, un conservatisme sain, basé sur des facteurs d'autorité et de stabilité. En effet, le seul moyen de combattre le pseudo-conservatisme est le conservatisme sain et non pas le manque de conservatisme. L'hypernationalisme ne se combat que par un patriotisme sain et non pas par des renoncements au patriotisme.

5. La *Schönere Zukunft* ne règle nullement son attitude rédactionnelle sur des égards à avoir vis-à-vis de ses abonnés. Elle fait, au contraire, les plus grands sacrifices pour servir, en toute indépendance, les idées qu'elle tient pour vraies. Il est certain que, si la *Schönere Zukunft* se mettait à la remorque des partis soi-

disant catholiques, elle aurait certainement un plus grand nombre d'abonnés qu'elle n'en a déjà. Et si, pour des préoccupations économiques, elle renonçait à la lutte contre la ploutocratie et la haute finance internationale, elle décuplerait sans aucun doute sa publicité.

La *Schönere Zukunft* a mis jusqu'à présent et mettra toujours sa fierté à servir, sans se soucier des opinions à la mode et en restant en contact avec les personnalités dirigeantes du monde catholique, l'œuvre de formation chrétienne.

La *Schönere Zukunft* se consolera bien dans le cas où ses conceptions politiques se trouveraient délaissées. Cependant, elle doit à son honneur et à sa situation dans les milieux catholiques de se défendre, et avec la dernière vigueur, contre des interprétations susceptibles de mettre en doute tant soit peu sa catholicité.

C'est pourquoi, elle espère trouver, auprès de ses adversaires politiques, cette loyauté et cette noblesse qui respectent la règle traditionnelle : *audiatur et altera pars!*

Vienne, le 20 janvier 1931.

Dr JOSEPH EBERLE.

Directeur de la *Schönere Zukunft*.

(Traduit de l'allemand.)

## L'agonie de la Russie impériale jugée par un Anglais

La Révolution russe est un de ces événements formidables, gigantesques et à conséquences incalculables qui, très longtemps encore, ne cesseront d'avoir un attrait *sui generis* pour le lecteur occidental. Et peut-être les causes, surtout les causes directes, de ce bouleversement prodigieux dont les échos retentissent toujours à travers un monde plutôt blasé en matière de sensations sont-elles plus intéressantes encore que le cataclysme lui-même. A l'étude de ces causes, voici une contribution nouvelle et de grande valeur : nous en sommes redevables à un Anglais, sir Samuel Hoare, ancien ministre de l'Air, ancien commissaire-adjoint de la Société des Nations pour les réfugiés russes, membre conservateur de la Chambre des Communes. Son livre de 376 pages, au titre apocalyptique de *Le Quatrième Sceau* (I) (*Apocalypse*, chap. VI, 7, 8), livre dont la couverture nous montre un aigle impérial russe aux ailes largement déployées et aux serres puissantes, mérite d'être lu et médité par tous ceux que l'époque si troublée mais si vibrante que nous traversons ne laisse pas indifférents.

Sir Samuel Hoare est venu pour la première fois en Russie au commencement de 1916 et y est revenu pour ne la quitter définitivement qu'à la veille de la chute de l'empire, d'abord membre puis chef d'une mission secrète, en relations étroites avec l'*Intelligence Department* anglais : poste qui le mettait à même de connaître bien des dessous, de sonder du regard bien des aspects de la situation auxquels le grand public n'était pas — ou ne devait pas être — initié. Pour être à la hauteur du rôle qu'il s'était soudain vu appelé à jouer, il avait étudié le russe. Il a observé, cela est de toute évidence, sans parti pris, et la sympathie qu'il est enclin à porter à l'ancien régime russe n'est pas de nature à fausser son objectivité. Il en voit clairement les défauts et revient plus d'une fois — pour ne citer ici que ce seul exemple — sur les défauts d'organisation, défauts sérieux trop souvent, dont étaient affligés les départements de l'administration appelés à collaborer à la défense nationale. Bref, j'appellerai le très distingué auteur du *Quatrième Sceau* un bon observateur, un observateur bien intentionné et loyal, un critique impartial et dont les jugements méritent de retenir toute notre attention. Certes il n'est pas infaillible et, par-ci par-là, je relève des erreurs ; mais

(1) *The fourth seal*, chez W. Heinemann, à Londres.

celles-ci ne sauraient affecter le tableau général (1). En somme un bon livre.

Analyser un volume comme celui de sir Samuel Hoare en détail et comme il le mérite donnerait à mon article les dimensions d'une brochure. Il me faut donc me borner à examiner plus en détail ce que dit l'auteur de deux des nombreux personnages dont il évoque devant nous, avec talent, les silhouettes : l'ancien ministre russe des Affaires étrangères Sazonoff et le tsar Nicolas II, morts tous les deux.

Commençons par le premier des deux. Dans le chapitre qu'il intitule : « Deux honorables hommes d'Etat », l'auteur nous dépeint Sazonoff d'une part, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, sir George Buchanan, de l'autre. Combien est juste le jugement par lequel le chapitre débute :

« Il est presque impossible d'exagérer l'importance du rôle joué par la personnalité dans les affaires publiques. Neuf fois sur dix, le facteur conditionnant les grands mouvements est d'ordre personnel. » On ne saurait vraiment mieux dire. Quelles ne seraient pas les destinées actuelles de la Russie si un souverain d'intelligence fût-ce seulement un peu au-dessus de la moyenne avait succédé à Alexandre III!

Ce n'est pas nous qui contredirions sir Samuel quand il nous montre un Sazonoff gentleman jusqu'au bout des ongles, allié fidèle, incarnation de tout ce qu'il y avait « de plus honnête et de plus patriotique dans la vie officielle de son pays ». J'ai beaucoup de respect pour la mémoire de feu Serguéï-Dimitriévitch. Mais sans le vouloir, sir Samuel ne porte-t-il pas sur lui un jugement sévère, lorsqu'il nous le montre, émigré à Paris et à Londres, resté « le même homme, avec les mêmes idées, la même façon de se exprimer qu'à Petrograd ou à Tsarskoé Sélo »? Lorsque les Alliés lui demandaient d'accepter les choses telles qu'elles étaient, Sazonoff s'y refusait. Lui parlait-on des nouvelles frontières russes, il ne savait répondre que ceci : la Russie a acquis ses frontières existantes dans un but bien arrêté; même si provisoirement elle les perd, elle sera forcée de les récupérer.

Survient un moment décisif : de trois côtés, les armées antibolchévistes marchent sur Moscou ou sur Petrograd. Le gouvernement britannique a reconnu de fait le gouvernement Koltchak; il paraît plus disposé que par le passé à aider Dénikine. C'est le moment de « consolider » les forces antibolchévistes. Mais pour que les Alliés, pour que le gouvernement britannique en particulier, adoptent une politique plus nettement antibolchéviste deux engagements à prendre par les chefs antibolchévistes paraissent inévitables. Koltchak et les autres leaders du mouvement doivent déclarer qu'ils convoqueront une assemblée constituante, laquelle aura à décider de la future forme de gouvernement, d'une part; de l'autre il leur faut reconnaître l'indépendance de la Pologne, de la Finlande et des Etats baltiques (2).

Il n'y eut pas de difficulté insurmontable pour le premier de ces deux *desiderata* (bien peu intelligents selon moi, eu égard au niveau culturel et moral de la grande masse de la population). Mais si on céda assez facilement sur la Pologne, Sazonoff se montra

(1) En voici quelques-unes. Il est faux que l'ancien ministre de la Guerre Soukhomlinoff et M<sup>me</sup> Soukhomlinoff soient « morts de faim en Finlande » (p. 55); il est faux que le Conseil de l'Empire (Chambre haute) ait été après les réformes de 1906, composé « presque entièrement de très vieux bureaucrates » (p. 104), puisque la moitié de ses membres étaient élus par les conseils généraux (*Zemstvos*), la noblesse, le commerce et l'industrie etc. Ce n'est pas la grande-duchesse Tatiana seconde fille de Nicolas II, mais sa sœur Olga, qui écrivait des poésies au plus haut point émouvantes à la veille de l'odieuse boucherie d'Ekaterinbourg (p. 169); encore ne semble-t-il pas y avoir au sujet de ce fait certitude complète. Je serais enfin curieux de savoir en quoi les « Cadets » (parti constitutionnel-démocrate) étaient plus réactionnaires que les conservateurs anglais « ordinaires » (p. 242); j'estime au contraire qu'on pourrait plutôt les rapprocher d'un parti comme les socialistes démocrates allemands, avec cette différence toutefois que ces derniers ne me semblent jamais avoir eu pour les énergumènes d'extrême gauche les significatives complaisances de maints des fidèles de M. Paul Milioankoff (leader du parti « Cadet »).

Ajoutons que bien que sir Samuel Hoare ait appris le russe, l'orthographe des noms propres russes est chez lui assez souvent fautive, ce qui montre que ses connaissances dans ce domaine étaient certainement imparfaites. Comment s'en étonner quand on sait combien le russe est difficile! Les quelques légères erreurs relevées ci-dessus ne sauraient du reste, à aucun égard, je le répète, amoindrir la valeur de l'ouvrage.

(2) L'auteur ne dit pas que celle de la Pologne russe avait été reconnue dès mars 1917 par le Gouvernement provisoire issu de la première révolution; ce fut même un des rares actes intelligents de ce gouvernement de triste mémoire. La déclaration publiée à ce sujet par le prince Lvoff et ses collègues ne souleva à l'époque — détail caractéristique — aucune protestation digne d'être relevée.

intraitable sur le chapitre des Etats baltiques et de la Finlande. De quel droit, demandait-il, un Russe patriote peut-il marchander au sujet de ne fût-ce qu'un pouce de terrain russe? Comment pourra-t-il se justifier d'avoir reconnu des Etats baltiques minuscules(?) qui (selon lui) ne sauraient exister fût-ce quelques années seulement? Comment pourrait-il consentir à l'indépendance finlandaise, ce qui aurait pour résultat de laisser Petrograd sans défense contre une invasion étrangère par mer? C'est en vain que sir Samuel lui représentait que ce qu'il se refusait à admettre n'en était pas moins déjà un fait accompli. La Pologne était déjà indépendante; le gouvernement de la Finlande était aux mains de Finlandais; l'Angleterre et la France applaudissaient à ce changement. Quel donquichottisme de s'exposer à perdre l'aide alliée à Koltchak et à Dénikine à force d'insister sur des droits souverains dévorés par la conflagration bolchéviste! Rien n'y fit. Sazonoff ne céda pas d'un pouce. « La grandeur de la Russie était pour lui un article de foi, et rien ne pouvait l'induire à assumer la responsabilité la plus abstraite (*remote*) en portant atteinte à cette grandeur fût-ce sur papier ».

L'auteur convient que beaucoup diront, en présence de tels faits, que Sazonoff était « de bois » et sans largeur de vues et conjure ces critiques de se rappeler les actes sages dans le domaine de la politique étrangère dont il porte la responsabilité de 1909 à 1916, les efforts faits par lui en faveur de l'autonomie polonaise au début de la guerre et son indéfectible loyauté à l'égard de la Grande-Bretagne. (Je n'entends pas faire, miens tous ces *satisfecit*.) Force m'est d'avouer que je suis très porté à partager le jugement émis par les critiques. Le propre d'un véritable homme d'Etat est de savoir plier et céder à l'occasion. Le roseau a souvent raison contre le chêne (à condition de ne pas être peint en fer!). En se retranchant derrière un *non possumus* déplacé et que l'ambiance ne justifiait en 1919 d'aucune façon, Sazonoff a tout simplement montré que, nonobstant ses indubitables qualités, il n'avait nullement l'étoffe d'un homme d'Etat véritablement digne de ce nom. La grandeur de la Russie, article de foi? C'est sympathique et émouvant, mais j'ai entendu émettre par quelqu'un qui n'était certes pas moins intelligent que Sazonoff (tout en n'ayant en aucune façon son expérience, il est vrai) que l'empire russe d'antan lui-même (et dès lors cette « grandeur » aussi) n'était qu'un malentendu. Ce qui est certain, c'est que — les événements qui se sont déroulés depuis mars 1917 l'auront surabondamment prouvé — le régime russe d'avant cette date, nonobstant ses défauts, était beaucoup trop policé pour le gros de la population. Vue à la lumière des faits des quatorze dernières années, l'histoire de Russie ne nous apparaît que comme l'œuvre de quelques souverains plus ou moins intelligents, puissamment aidés parfois, soit par les circonstances, soit par quelque collaborateur de talent. Ces souverains se conforment tant bien que mal à une ligne de conduite plus ou moins traditionnelle, mais nous voyons clairement aujourd'hui que cette « tradition » est à eux et à une partie de la classe intellectuelle seulement : les « masses » n'en ont cure (exemple : la renonciation hautement proclamée de l'U. R. S. S. aux visées de l'empire des tsars sur les détroits et sur Constantinople). Tant que le pouvoir tient les dites masses en mains, la Russie garde sa place dans le monde et connaît des périodes de gloire — il est vrai, souvent factice; une fois livrées à elles-mêmes, elles ne savent que chambarder et détruire (1610-1613 et mars-novembre 1917).

Revenons à Sazonoff. La responsabilité du refus opposé par lui aux revendications de l'Entente dans la question finlandaise, il la partage, on le sait, avec l'amiral Koltchak, auquel l'auteur consacre dix pages dans le chapitre intitulé « Deux héros » (l'autre héros est le capitaine Cromie, le vaillant commandant d'une flottille de sous-marins anglais, assassiné par les bolchéviques dans l'hôtel de l'ambassade en 1918). Mais du moins l'amiral expia-t-il son erreur par une mort imméritée, cruelle et courageuse. Je note en passant que l'auteur écrit :

« Les événements qui suivirent, mieux vaut ne pas les examiner de trop près, un officier allié, mais non britannique, ayant remis l'amiral et le trésor que celui-ci transportait aux mains des Tchèques qui le livrèrent aux bolchéviques ».

Il s'agit ici de la fuite du « Régent suprême » russe (titre officiel de l'amiral Koltchak) d'Omsk, après la débâcle (janvier-février 1920). L'officier visé est le général français J... Il y a quatre ans, dans le discours qu'il prononçait au banquet que lui offrait l'*Action*

nationale, feu le général Wrangel lançait en ma présence la même accusation à l'adresse du général J... en le nommant par son nom.

\* \* \*

A Nicolas II est consacré un chapitre que l'auteur intitule « Le tsar qui aurait dû être un gentilhomme campagnard (*squire*) anglais ». Ce titre nous montre suffisamment ce que sir Samuel pense au fond du dernier Empereur comme souverain : il ne l'en comble pas moins d'éloges comme particulier, comme père de famille, comme mari, enfin comme hôte et interlocuteur.

Pour sir Samuel Hoare, Nicolas II était « une de ces personnalités suprasensitives qui engendrent autour d'elles une atmosphère de doute et d'hésitation. De pareils caractères ne réussissent pas à inspirer l'amitié; souvent ils éveillent la suspicion et l'antipathie. Longtemps ils tergiversent, puis, parfois, ils agissent, avec une rapidité déconcertante. Leurs meilleures actions restent incompréhensibles. Sans force pour imposer leur volonté, sans pouvoir s'attacher à un but unique pour réaliser leurs bonnes intentions, ils n'inspirent confiance à personne et sont haïs par pas mal de monde ».

Mais pourquoi, demanderai-je, ce manque de confiance? Parce que — hélas, trois fois hélas! — la triste réalité n'a que trop souvent montré qu'une parole donnée par l'infortuné monarque est loin d'être toujours tenue. Pour ne parler que de la question finlandaise seule, Nicolas II promet solennellement à deux reprises (en 1894 et en 1906) de maintenir les « lois fondamentales » du grand duché et deux fois permet qu'on les enfreigne systématiquement (régime Bobrikoff, régime Sein). Les choses en étaient venues à ce point, à la fin de ce règne tragique, qu'il était devenu impossible pour tout homme au courant de la situation de prendre tout à fait au sérieux une promesse donnée par le Tsar de toutes les Russies. On avouera que pour en arriver là le malheureux souverain avait dû se permettre dans cet ordre d'idées de regrettables libertés. Involontairement, je le veux bien; mais dans l'Histoire, ce sont les actes et les résultats, non les intentions qui comptent.

Tout cela est bien oublié aujourd'hui. La majorité des émigrés ne connaît à l'égard du dernier des Romanoff-Holstein-Gottorp et de sa mémoire, qu'une seule attitude : celle de la prostration. Les innombrables fautes du règne, les responsabilités encourues par celui qui, avec un peu plus d'intelligence et d'habileté, aurait pu entrer dans l'Histoire comme Nicolas le Grand sont oubliées, et si une voix s'élève, c'est pour chanter ses louanges. Un ouvrage comme celui de M. Gourko, analysé ici même il y a un an, est rarissime sinon unique. (Je ne parle que des émigrés monarchistes). Encore Wladimir-Iossifovitch Gourko a-t-il pris la précaution de mourir avant que son opuscule ait vu le jour.

En Serbie, certains enthousiastes demandent même la canonisation de Nicolas II; il est juste d'ajouter que ces enthousiastes sont surtout, sinon presque uniquement, des Serbes, et que la nation serbe a voué au dernier des tsars un véritable culte pour avoir tiré l'épée en 1914 pour la défendre (ici j'use de termes que je ne regarde pas moi-même comme rigoureusement exacts). Tout en nous inclinant bien bas devant la fin horrible de l'infortuné Empereur, nous avouons hautement ne pas partager un engouement que nous regardons, pour appeler les choses par leur nom, comme un véritable *testimonium paupertatis*. Le fils d'Alexandre III reste pour nous un des principaux artisans (involontaire bien entendu) d'un atroce bouleversement que, n'en déplaise à sir Samuel, je m'obstine à regarder comme non « inévitable ».

Je regrette que l'ancien ministre de l'Air, suggestionné sans doute par l'indéniable charme personnel qui émanait de Nicolas II, n'ait pas compris à quel point, dans un pays où le Souverain était l'alpha et l'oméga, la présence à la tête de l'immense État d'une personnalité comme le dernier Romanoff, avec ses hésitations, ses tergiversations, son manque de parole, sa banalité (il est pour moi l'incarnation de la banalité sur le trône), ses rancunes mesquines exerçaient un effet pour ainsi dire inhibitif sur tout l'organisme et dans une certaine mesure le paralysait et le vinculait.

L'auteur soupçonne lui-même du reste qu'un réquisitoire pourrait être dressé contre le souverain en s'appuyant sur... les actes de son règne. « Il sacrifiait ses amis, ne pardonnait pas à ses ennemis » (ce sont apparemment les ennemis du tsar que l'auteur fait ici parler), « dans la conduite des affaires, il n'a montré que peu d'impulsions généreuses, il a laissé le vaisseau de l'État s'échouer sur les rochers ». Je l'avoue, je ne crois pas ce jugement trop sévère. Cependant sir Samuel se dit convaincu que Nicolas II

était a *good man* et qu'un jour l'histoire fera appel du verdict « partial » (?) d'aujourd'hui. Pour ma part, tout en maintenant les critiques énoncées plus haut, je suis prêt à reconnaître que le tsar ne fléchit jamais dans sa fidélité à ses Alliés (qui, eux, ont, plus tard, singulièrement « lâché » ceux des Russes antibolchévistes qui avaient mis en eux leur confiance!) et qu'il gravit avec courage et noblesse un calvaire atroce. Mais ce n'est pas là une raison pour oublier soit Raspoutine, soit toutes les bêtises, sottises et maladresses dont l'accumulation finit par déclencher la catastrophe.

A plusieurs reprises, sir Samuel Hoare relève combien Nicolas II avait peu de goût pour les conseils et les desiderata qui lui venaient de ses Alliés au sujet de tel ou tel aspect des hostilités, au sujet, par exemple, du remplacement à un certain moment de l'amiral commandant la flotte de la mer Noire, vieillard décrépité, par un marin plus jeune. Pareille attitude, pareille susceptibilité ne sont certes pas le fait d'un homme intelligent. Il semblerait de prime abord que dans une affaire d'envergure aussi gigantesque que la guerre mondiale, ce ne fût pas trop de toutes les intelligences et de toutes les énergies pour arriver au plus vite au but à atteindre, en faisant litière de toutes les considérations subsidiaires, surtout et avant tout, des questions d'amour-propre. Mais quand je pense que ce n'est qu'au bout de quarante-quatre mois de guerre et en face d'un danger mortel que l'Angleterre se résignait au principe du commandement unique (qui, adopté, plus tôt, eût sauvé des centaines de milliers de vies humaines et économisé des milliards), je ne me sens plus le courage de faire grief à Nicolas II de ses susceptibilités inopportunes. Comment ne pas convenir après cela que l'amour-propre est souvent un des plus puissants facteurs de régression qui soient?

Deux fois, sir Samuel Hoare fut chargé par sir George Buchanan de tâcher d'influencer le Tsar dans le sens des desiderata alliés. La première fois il s'agit de cette même affaire du haut commandement de la flotte russe dans la mer Noire. L'entretien a lieu au début de 1916, à la *Stavka* (grand quartier général). Il faut d'abord, nous apprend sir Samuel, amener la conversation sur un sujet quelconque touchant plus ou moins à la mer Noire, puis dire ce qu'il y a à dire d'une façon qui ne mécontente pas l'Empereur. Donc double difficulté. L'auteur a apporté quelques lettres adressées au Souverain par des membres de la famille royale d'Angleterre, et avant qu'il ne soit possible de détourner l'entretien des affaires de famille il se passe quelque temps. Peu à peu cependant, les deux interlocuteurs en arrivent aux hommes d'âge jeune, puis à la nécessité d'avoir des jeunes gens aux postes militaires responsables. Une fois là, la tâche devient moins ardue; or commence à parler de l'âge des amiraux et en fin de compte de celui de l'amiral en cause. Arrivé là l'auteur estime que mieux vaut ne plus poursuivre l'entretien; il croit que le Tsar a compris; peut-être même « sa pensée se meut-elle déjà dans la direction désirée par les Alliés ». Quoi qu'il en soit, le vieil amiral d'Odessa est mis à la retraite quelques jours après, et Koltchak nommé à sa place. Mais qu'il est bizarre d'avoir à recourir à de telles circonlocutions, pour ne pas dire à de tels stratagèmes, en un moment pareil et dans une question d'une si haute gravité!

La seconde fois, sir Samuel est moins heureux. Le bruit court avec persistance que Sazonoff va être mis à la retraite. Mais — « il est extrêmement difficile aux Alliés d'intervenir. Si l'Empereur leur en a voulu de leurs suggestions quant à la conduite militaire de la guerre, il leur en voudra bien plus d'une intervention dans la direction des affaires politiques russes. En plus, ce n'était là qu'un bruit »...

Mais, sir Samuel, il ne s'agissait là nullement d'affaires politiques russes, mais d'une question intéressant tous les Alliés au plus haut point, l'Angleterre et la France autant que la Russie elle-même. Et si au plus fort d'une crise formidable, les représentants de ces pays estimaient ne pas pouvoir parler à un Souverain allié d'une question aussi capitale, j'estime, moi, que cette circonstance ne fait honneur à aucune des deux parties en présence!

De nouveau, l'auteur doit se rendre à la *Stavka* et de nouveau l'ambassadeur d'Angleterre fait appel à lui. L'audience a lieu avant le déjeuner. Sir Samuel Hoare se propose de parler au Tsar de Sazonoff. Au risque, nous assure-t-il, de faire violence à la plupart des dix commandements de l'étiquette (!), il commence par aborder le caractère complexe de la politique intérieure durant la guerre et la nécessité, pour les Alliés, d'avoir des ministres non

seulement inspirant confiance chez eux, mais populaires dans les pays alliés. A titre d'exemple, l'auteur prend... Lloyd George! Les conservateurs (sir Samuel Hoare est membre du parti tory) peuvent ne pas l'aimer comme homme politique, il n'en inspire pas moins confiance aux Alliés, et s'il quittait son poste son départ serait regardé comme un indice de l'affaiblissement de l'effort anglais...

Ici, sir Samuel remarque que le Tsar devient particulièrement réservé. Le nom de Sazonoff n'est pas prononcé. On va déjeuner et sur ces entrefaites, l'entretien prend fin. Sir Samuel Hoare a l'impression que Nicolas II l'a parfaitement compris; il n'en reste pas moins dans une incertitude complète quant aux intentions du Souverain.

A cette incertitude il est mis fin peu de temps après. Le ministre des Affaires étrangères russe va prendre quelques jours de repos en Finlande; au cours de sa dernière entrevue avec l'Empereur celui-ci ne le prévient de rien, il ne le remercie pas des services rendus. Arrivé en Finlande, Sazonoff ne tarde pas à apprendre qu'il n'est plus ministre et que Nicolas II a nommé à sa place Stürmer.

C'est là, ajouterai-je, un procédé habituel au dernier Tsar. Jusqu'au dernier moment, il laisse croire à ses ministres qu'ils ont toute sa confiance; rentré chez lui, un Sazonoff ou un Samarine (*Ober-prokouror* du Saint-Synode en 1915 durant quelques mois) reçoit quelques lignes l'avisant que son monarque n'a plus besoin de ses services. *Tsarskoe Selo locutus* (1)...

\* \* \*

Ces quelques épisodes montrent tout l'intérêt qui se dégage du livre anglais au titre apocalyptique, de l'ouvrage qui nous donne un tableau fidèle et saisissant de la Russie impériale agonisante. Dans le *Quatrième Sceau*, le lecteur trouve maints détails caractéristiques. Le tout se lit du commencement à la fin avec une extrême facilité et souvent avec un réel plaisir. L'énumération seule des titres de quelques chapitres en montrera le puissant attrait :

« Régiment de *yeomanry* et grammaire russe. » A relever cette déclaration de lord Kitchener que l'auteur rencontre à Ashridge chez lord et lady Brownlow. Il s'agit du tunnel sous la Manche auquel le feld-maréchal, nous apprend sir Samuel, est opposé, « avec une ferveur presque religieuse » :

« Si le tunnel est construit, il ne cessera d'érousser et de fausser toute la structure de notre politique étrangère et militaire. Y aura-t-il tension internationale, le public britannique ne pensera qu'au tunnel. S'il y a guerre, la tactique et la stratégie britanniques seront ravalées à la seule défense du tunnel » (le terme même dont use ici Kitchener est de beaucoup plus rude).

Je poursuis :

« Les derniers jours de la neutralité roumaine. »

« Les forces sombres. » (*Dark forces*.) C'est de ce nom — *tiomyia sily* — qu'aux derniers jours du régime, l'opinion russe énermée, agacée, hors d'elle, désignait la poignée d'individus plus ou moins suspects qui étaient censés tirer les ficelles dans la coulisse et faire mouvoir à leur guise l'Empereur et l'Impératrice.

« La mort de Raspoutine. »

« La véritable *intelligentsia*. »

« L'arche de Noé des Alliés. » Ce chapitre est consacré à la mission interalliée qui vint en Russie par l'océan Arctique et le nouveau chemin de fer de Mourman, long de quelque quatorze cents kilomètres et construit en pleine guerre. Faisaient partie entre autres de la mission : le général de Castelnau, M. Gaston Doumergue, le feld-maréchal, sir Henry Wilson, lord Milner et lord Revelstoke.

« Les cloches de Moscou. » L'auteur s'arrête longuement sur les solennités religieuses de la Semaine Sainte et de Pâques. Un représentant de la noblesse russe ne saurait qu'être reconnaissant à

l'auteur de conclure les quelques pages empreintes de sympathie que sir Samuel consacre au prince Odoevsky-Masloff, gouverneur du Kremlin, et à la princesse par ces mots :

« Ainsi mourut un couple aimant dont la vie et la loyauté sont une réfutation des accusations lancées péle-mêle à l'époque contre la naissance et la bonne éducation. »

« Notre-Dame des Douleurs. » Le chapitre est consacré à la grande-duchesse Elisabeth, sœur de l'impératrice Alexandra, odieusement martyrisée en 1918 : cette figure toute tissée de charité et de piété est une des plus émouvantes de la Russie impériale.

« Le triomphe du nihilisme. » Ici je ne puis résister à la tentation de traduire ces lignes tristement éloquentes :

« Le loyalisme d'antan n'existait plus, car il ne restait plus personne » (après la chute de l'empire) « pour recevoir les professions de loyalisme, et provisoirement le nihilisme, antithèse de la foi et de l'espoir, s'était saisi d'un grand peuple. La monarchie russe avait pris fin, mais ce n'était pas seulement là la fin d'une maison régnante et d'un système politique. C'était moins le soulèvement d'un peuple que la chute des murs d'une cité. Les gardes avaient abandonné leurs postes, les dirigeants étaient partis, et la population était là dans la citadelle désertée, tels des moutons, sans défense, contemplant les ruines et attendant que quelqu'un s'offrit pour la guider. »

Hélas, ajouterai-je, personne ne vint. Malgré toute son incapacité Nicolas II avait été, on le vit bien alors, la clé de voûte de l'édifice. (Il fallait donc à la Russie de 1916-1917 une simple révolution de palais et rien d'autre.) Le Tsar tombé, tout se désagrégea sous les regards effarés d'un gouvernement de doctrinaires incapables d'entraver l'anarchie déchaînée, anarchie qui huit mois plus tard trouvait enfin son maître dans la personne du bolchévisme apache ou apachois, sanguinaire, odieux, atroce, ment cruel, mais qui au moins était, lui, une force.

J'ai assez parlé des fautes de Nicolas II. Comment ne stigmatiserai-je pas alors le gouvernement d'incapacités qui prit sa place et qui ne sut que frayer la voie aux Lénine, Trotsky et Zinoviev?

Plusieurs dizaines d'années durant, les intellectuels russes avaient rempli l'air de leurs clameurs, de leurs récriminations et de leurs doléances et n'avaient cessé de dénoncer haineusement et implacablement le tsarisme et ses abus vrais ou supposés, cela, l'écume à la bouche, le regard perdu dans les nuées et le culte du « peuple » au cœur. Le destin les prit au mot. « Assez critiqué », leur dit-il une fois le Tsar renversé, « agissez maintenant. » Et il ouvrit devant eux toutes grandes les portes du pouvoir. Ils n'avaient qu'à entrer et à le prendre, ce pouvoir. Nicolas II, par son inaptitude si compromettante pour le régime déchu, leur avait immensément facilité la tâche, les faisant bénéficier de toutes les fautes et de toutes les « gaffes » de son long règne. Le monde entier les regardait avec sympathie. Enfin, se disait-il, la Russie va être bien gouvernée...

Hélas! ces intellectuels qui personnifiaient, pensait-on, tout ce que cette Russie avait de meilleur, ces hommes d'élite se sont montrés inférieurs à la tâche qu'ils avaient assumée à un degré qui confond l'imagination. Alors qu'ils avaient tous les atouts en mains, ces idéologues, ces ultradémophiles ont échoué d'une façon grotesque pour ne pas dire abjecte. Ils ont commencé par lâcher les rênes à un peuple emballé, qui, selon le mot de feu le général Broussiloff, « peut tout supporter sauf la liberté », et après huit mois d'une course folle, à bride abattue, à travers une Utopie maculée de sang, sous un ciel de plomb sillonné d'éclairs sinistres, ils ont été balayés en un clin d'œil par la tourmente bolchéviste comme autant de feuilles mortes... Jamais peut-être il n'y aura eu dans l'histoire un fiasco plus complet.

Comte PEROVSKY.

#### AVIS IMPORTANT

Il ne sera plus donné suite aux demandes d'envoi d'exemplaires de la « Revue catholique des Idées et des Faits » non accompagnées du coût des numéros demandés.

(1) Bientôt après avoir remplacé Sazonoff par Stürmer, le tsar nommait le premier ambassadeur à Londres. Au moment où il allait partir pour rejoindre son poste (avril 1917), le gouvernement provisoire l'invita à rester à Pétersbourg voulant par là, donner un gage aux extrémistes à qui l'ancien ministre était odieux parce que « jusqu'aboutiste ».

## Noël noir<sup>(1)</sup>

A Mgr Gorju, vicaire apostolique de l'Urundi.

Doum... bou-dou-doum... bou-dou-doum boum boum clac clac bou-dou-doum... A la lueur dansante des feux, les batteurs frénétiques martèlent les peaux de bœuf tendues sur des troncs d'arbre. Boum boum — sur la peau; clac clac — sur le tronc : les grands tambours sauvages convoquent les chrétiens à la Messe de minuit.

Noël!... Sur la blanche route d'hiver, les bonnes vieilles en grand manteau cheminent vers la paroisse où tintent les cloches. — Sur le sentier qui serpente au flanc des montagnes, la torche d'une main, la lance de l'autre, nos Barundi se hâtent vers Mugerà à l'appel des tambours. Mais cloches et tambours annoncent les mêmes mystères; les noirs guerriers en armes et les vieilles bégüines vont adorer le même Enfant; une grande Lumière luira cette nuit pour l'Afrique comme pour l'Europe, et par toute la terre une même Paix descend sur tous les hommes de bonne volonté...

Contraste violent — fondamentale unité : toute la poignante émotion des Noël's de brousse est là...

Doum... bou-dou-doum... Les grands tambours sauvages annoncent la naissance de Jésus...

\* \* \*

Devant l'église, la vaste esplanade fourmille de monde; à chaque instant des groupes nouveaux arrivent par tous les sentiers. Au hangar à briques, on renouvelle les torches de paille : demain, le frère Celse pourra se mettre à refaire le toit. Qu'importe : on ne célèbre Noël qu'une fois l'an, et ce cortège aux lumières de la Messe de minuit est entré dans la tradition chrétienne. Les hommes endimanchés dans leurs jupons et leurs manteaux de flottantes écorces bavardent en attendant l'heure. Les femmes assujettissent dans la peau de mouton, les bébés à califourchon sur leur dos. Les filles, bras croisés devant la poitrine et les mains aux épaules, n'osent pas bouger de peur de déranger leurs fards; et les garçons se pressent autour des tambours...

Mais voici que la cloche s'éveille, fait taire les tambours profanes. Cloche trop grêle, au mince tintement d'argent au lieu du lourd bourdon qu'il faudrait à cette cathédrale; mais nous sommes en brousse, elle n'a pu arriver jusqu'ici qu'à dos d'homme... Elle suffit, d'ailleurs, à imposer le silence et c'est une foule recueillie qui lentement envahit la nef...

\* \* \*

« Minuit, chrétiens ! » Au jubé, une voix très belle entonne le vieux cantique. Je ferme les yeux, je me retrouve enfant. Et non, pourtant! Ces murmures étouffés ne sont pas d'Europe... Ces glissements de pieds nus sur les dalles... L'odeur de beurre rance qui déjà naît de cette foule... Puis le refrain s'élève, monte, hurle par des milliers de voix. Je rouvre les yeux : c'est bien l'Afrique, cette fois, l'Urundi, Noël à Mugerà!... De ma stalle, dans le chœur, du côté de l'évangile, je vois dans la pénombre les lignes étagées des femmes à genoux. Les très petites filles aux premiers rangs, serrées l'une contre l'autre, criant de leur bouche rose grande ouverte. Puis la jeunesse, têtes bien rasées, abondamment enduites de beurre et d'ocre rouge, luisantes sous les lampes. Derrière, les mères avec leurs bébés, les vieilles femmes en pagne sévère...

Et l'office commence...

Les paroles liturgiques prennent ici un sens profond, un sens qu'elles n'ont plus dans nos pays où le christianisme est vieux de

deux mille ans... « Ne craignez point : voici que je vous annonce une grande joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur... » En Afrique, c'est chaque jour que se renouvelle la joie des bergers; chaque jour que des hommes marchant à l'ombre de la mort entendent pour la première fois l'angélique message... Pour eux, l'annonce de Noël est vraiment un « évangile », une heureuse Nouvelle...

... Mais comment méditer... du côté de l'évangile. Presque toutes les femmes ont un bébé, et c'est une intimité touchante — c'est ainsi que devaient être les bergers dans l'étable de Bethléem : rien de la grave solennité de nos églises. Au Credo, quand les femmes s'assoient, les petits sont dérangés et se mettent à crier. C'est une cacophonie assourdissante et chaque maman s'évertue pour sa part à calmer sa progéniture.

Parfois le chapelet suffit, et le béné rasséréiné se met à rire en égrenant les boules. S'il insiste, il faudra bien qu'on lui donne le sein... En voici un bien sage; assis sur un coin de pagne, il joue gravement avec ses orteils. En voici un autre qui, rampant à quatre pattes, se met en équilibre, lâche les mains, fait triomphalement trois pas avant de retomber; et la mère sourit avec orgueil parce que ce sont les premiers... Un autre hurle de toutes ses forces... à pleins poumons; il faut que la mère se lève et se mette à danser sur place en le berçant des hanches et des coudes, pour qu'il consente à mettre un doigt en bouche et à s'endormir...

\* \* \*

En bon ordre, depuis une heure, les rangées de fidèles recueillis se succèdent au banc de communion. Les têtes enduites de beurre rouge pieusement baissées sur les poitrines enduites de beurre rouge... les vieux bahutu aux larges nez et au crâne ridé... et sur l'épaule des mères, parfois un petit aux grands yeux tend au prêtre une langue rose pour recevoir sa part du céleste festin...

\* \* \*

C'est fini.

Lentement, comme à regret, l'assistance s'écoule. Dehors, dans la nuit, les grands tambours...

Devant la crèche entourée de fleurs et de petites bougies multicolores, les curieux et les dévôts s'attardent. Une pauvre petite poupée de bazar figure l'Enfant Jésus, dans une crèche de vrai bois, garnie de vraie paille. On s'émerveille de ses beaux yeux bleus, et des femmes le saluent en battant doucement des mains avec un regard maternel...

Le bœuf qui réchauffe l'Enfant de son souffle intrigue ces connaisseurs : bien en chair et court sur pattes, sans doute, mais des cornes de rien du tout! Faut-il qu'il ait été pauvre, le pauvre Enfant, et humble, pour qu'une bête pareille ait été jugée digne de le servir!

Balthasar, le nègre, a toutes les faveurs; on le revoit chaque année avec le même plaisir. Qui sait, c'était peut-être l'un de nous? On lui trouve des ressemblances :

— « Ngize ngw' arassa na Ntuzé ! »

Je trouve qu'il a quelque chose d'Untel.

— Mais non, Untel plutôt...

Et de rire, à l'évocation inattendue d'un chef, païen irréductible, allant rendre ses hommages à la crèche!

... Mais voici la sœur qui vient éteindre les bougies. On n'est guère riche, à la mission, et l'éclairage devra durer jusqu'à l'Épiphanie...

A regret, en disputant sur le nombre des moutons (y en aurait-il vraiment un de plus que l'année dernière?) les retardataires s'en vont vers la liesse du dehors.

... Doum... bou-dou-doum... Dans la nuit, les grands tambours sauvages annoncent la naissance de Jésus...

PIERRE RYCKMANS.  
Ancien résident de l'Urundi.

(1) Nous avons reçu ces jours-ci de notre collaborateur et ami M. Pierre Ryckmans, en voyage de mission au Congo, ce Noël noir.

## A méditer d'ici trois ans

Un reste d'honnêteté m'oblige à un aveu liminaire : les lignes qui vont suivre ne seront pas drôles. Pas du tout. Je compte traiter un sujet fort spécial, relevant à la fois de la politique et de l'arithmétique. Deux domaines ennuyeux, surtout lorsqu'ils se combinent.

Toujours est-il que nous voilà prévenu, et qu'en poursuivant la lecture de cet article, vous aurez à vous imputer à vous-même l'ennui qu'il vous aura causé.

Ce qui m'a donné l'idée de ces quelques notes, c'est la nouvelle récemment publiée par les journaux d'information, suivant laquelle le Conseil des Etats, en Suisse, à une très importante majorité (32 voix contre 4), avait adopté un projet de révision de l'article 72 de la Constitution fédérale, tendant à porter de 20 à 23,000 le nombre d'habitants représentés par un député au Conseil national. Ce qui revient, en d'autres termes, à réduire l'effectif de ce conseil, à diminuer le personnel parlementaire. C'est habituellement une chose dont on parle beaucoup sans la réaliser jamais. Les Suisses en ont peu parlé, — et se proposent de la mettre en pratique.

Et chez nous?

\* \* \*

Le projet de la commission de la Constitution prévoyait que le nombre de députés serait fixé par la loi électorale, sans qu'il pût s'élever au delà de 100.

Un amendement Forgeur proposait que la loi déterminât le nombre des députés à raison de la population, et de manière qu'il y ait un député par 50,000 âmes.

Sur quoi la section centrale soumit au Congrès un texte qui fut adopté sans discussion et qui devint l'article 49 de notre pacte fondamental : La loi électorale fixe le nombre des députés d'après la population; ce nombre ne peut excéder la proportion d'un député sur 40,000 habitants.

Voilà le principe qui régit la matière.

Son interprétation est fort simple. La Constitution fixe un nombre maximum de députés. Pourquoi cette limitation? Pour un double motif, explique Thonissen : un motif d'ordre budgétaire et un motif qu'on pourrait dire d'ordre psychologique. « Les assemblées trop nombreuses donnent rarement l'exemple du calme, de la modération et de l'ordre qui doivent régner dans l'enceinte où se règlent les destinées de la patrie. Plus le nombre de leurs membres s'élève, plus les passions éclatent avec violence. »

Nul n'oserait y contredire.

Que faut-il, dès lors, pour assurer dans des limites raisonnables la représentation nécessaire? « Il suffit, écrit Thonissen, que chaque arrondissement administratif ait le moyen de faire entendre sa voix, et d'exercer une part d'influence en rapport avec le chiffre de sa population. »

Tout est bien du moment où il est satisfait à ces deux exigences.

Faut-il considérer le chiffre inscrit dans la Constitution comme un chiffre fatidique, et décider qu'obligatoirement tout groupe de 40,000 citoyens doit être représenté par un mandataire à la Chambre?

Ce n'est pas du tout ce que dit l'article 49. Et si, en fait, jusqu'à présent, la proportion de 1/40,000 a toujours été prise comme règle par nos lois électorales, rien n'empêche qu'on l'abandonne à condition de ne pas la dépasser. Quarante mille est le *minimum* de ce que peut représenter un député; rien ne s'oppose à ce qu'un député représente 50, 60 ou 80,000 habitants.

La Constitution n'a donc rien fait d'autre que de déterminer le maximum du chiffre total des députés. Aucune de ses dispositions ne fait obstacle à ce qu'on reste en deçà de ce *plafond*.

Pratiquement, après chaque recensement décennal, notre Chambre s'est enlée de quelques unités nouvelles. La centaine de députés de 1831 a fait place aux 187 députés de 1930. A ce rythme, en 1933, il en faudra plus de 200.

Va-t-on s'en tenir à l'usage et s'accrocher au chiffre de 40,000? Ou bien, considérant la faculté que laisse la Constitution et la sagesse qu'il y aurait à en profiter, osera-t-on sauter sur l'occasion pour modifier la proportion admise jusqu'à présent?

L'exemple de la Suisse prouve qu'un tel geste est possible.

Ce qui se passe aux Etats-Unis, il est vrai, tendrait peut-être à établir combien, pour de multiples raisons, ce geste est malaisé. Transportons-nous donc un instant aux Etats-Unis...

La Constitution américaine ne précise rien quant au nombre des députés. Elle se borne à décider que les députés seront répartis entre les différents Etats au prorata de leur population.

La Chambre de 1789 comptait 65 membres, ce qui faisait un député par 30,000 habitants. La population s'accroissant, le nombre des députés augmenta proportionnellement, toujours sur cette première base empirique de 1/30,000.

Mais un moment vint où, sans égard à une proportion qui n'avait d'ailleurs rien d'officiel ni de sacré, le nombre des députés fut arrêté de manière arbitraire, pour des raisons d'ordre pratique. Une loi de 1891 fixa ce nombre à 356 (ce qui faisait alors un député par 174,000 âmes). Ce nombre fut porté à 391 en 1909, et à 435 en 1911 (soit alors un député par 211,000 habitants, la population ayant crû dans une mesure considérable).

A s'en tenir à la proportion de 1911, la Chambre aurait dû compter 483 membres après le recensement de 1920, et en 1932, à la suite de recensement de cette année, devrait en compter 568. Mais le chiffre de 435 n'a plus varié depuis 1911 et sera maintenu, si bien que sur base de *Census* de 1930, il y a aux Etats-Unis un député par 282,000 habitants.

Il est peu probable qu'on augmente le nombre des députés à l'avenir. Les environs de 500 paraissent constituer un nombre limité pour une assemblée délibérante. A le dépasser, on risque de n'avoir plus qu'une assemblée délirante. Dans ces conditions, de décade en décade, chaque membre de la Chambre fédérale américaine représentera un nombre de plus en plus considérable de ses concitoyens.

Il résulte de cette situation qu'aux Etats-Unis, actuellement, aucun problème ne se pose plus au sujet de l'effectif de la Chambre.

Mais où le problème se pose, et très aigu, c'est dans le cadre des prescriptions constitutionnelles elles-mêmes. En effet, quel que soit le nombre total des députés, ces derniers doivent se répartir entre les différents Etats proportionnellement à la population de ces derniers.

Or si les mouvements de la population sont rapides dans l'ensemble des Etats-Unis (augmentation de 17 millions d'habitants de 1920 à 1930), ils prennent parfois une ampleur formidable dans certains de ces 48 Etats. C'est ainsi qu'au cours de ces dix dernières années, la population de la Californie a augmenté de 2 millions 245,148 âmes; celle de l'Etat de New-York, de 2,234,276 âmes; celles de l'Illinois, du Texas, du Michigan, chacune de plus d'un million d'habitants, — tandis que d'autre part certains Etats restaient stationnaires et même un, le Montana, perdait 12,557 habitants.

Il va de soi que cette rupture de l'équilibre de 1920 entre les Etats, a pour conséquence de fausser les attributions de sièges des députés faites sur base du recensement d'il y a dix ans. Un réajustement s'impose, qu'ils appellent là-bas *Reapportionment*.

Et cela donne lieu aux plus belles bagarres et aux plus belles irrégularités qu'on puisse rêver.

\* \* \*

Irregularités d'abord.

Il est incontestable qu'aux termes de la Constitution, le réajustement de l'attribution des sièges entre les différents Etats est une obligation. Sans quoi la prescription constitutionnelle n'aurait plus de sens. Pareil réajustement fut effectué après le recensement de 1910; il s'imposait après le recensement de 1920. En 1922 rien n'était fait, ni en 1924; le 8 avril 1926, la proposition de réajustement fut rejetée à la Chambre par 265 voix contre 87. Une presse quasi unanime qualifia l'attitude de la Chambre de malhonnête et inconstitutionnelle. La Chambre encaissa les épithètes, sans modifier son attitude.

En 1927, même jeu. Le président de la Chambre déclara qu'il n'y avait rien d'impératif dans les dispositions constitutionnelles, et que rien, en tout cas, ne fixait de délais pour le réajustement. La Commission du recensement dépendant de la Chambre adopta cette manière de voir. Il faut dire qu'elle était composée de 14 membres dont 6 représentaient des Etats qui eussent vu leur députation amputée par la mesure, et en étaient donc farouches adversaires; 6 autres représentaient des Etats dont la situation serait restée inchangée, et qui de ce fait étaient indifférents; 4 seulement représentaient des Etats qui auraient dû bénéficier du réajustement. Mais ils étaient minorité et en démocratie la minorité a tort, par définition.

Enfin, nous voici en 1929. Par 226 voix contre 134, la Chambre vote une loi ordonnant le réajustement après le recensement de 1930, sur base des 435 sièges existants. En vertu de cette loi,

le Département du commerce attribuera d'office un député à chaque Etat comme le veut la Constitution; il répartira les 387 autres au prorata de la population de chacun d'eux.

En conséquence de quoi *vingt et un* Etats vont perdre un total de 27 sièges, lesquels seront recueillis par *onze* autres Etats, dont la Californie qui, à elle seule, en absorbera 9 nouveaux.

Sans être supérieurement malin, on peut deviner que le premier motif de résistance au réajustement proposé fut l'opposition des 21 Etats qui étaient destinés à en pâtir.

Mais il y avait davantage. Actuellement la population des Etats-Unis est urbaine pour plus de moitié; la représentation nationale, au contraire, proportionnellement identique à celle de 1912, est pour plus de 50 % rurale. Toute modification légale au régime de fait devant aboutir à un affaiblissement des intérêts ruraux à la Chambre, la coalition *agraire* s'est faite pour empêcher le réajustement.

Et il y avait autre chose encore. Car il ne faut jamais oublier la Prohibition dans les affaires politiques américaines. Les centres ruraux sont « secs », tandis que les centres urbains sont « humides ». Conclusion : conjonction des forces *prohibitionnistes* pour écarter tout changement préjudiciable au régime.

L'intérêt primant la loi, avec des conséquences énormes, comme celle-ci par exemple. C'est que depuis 1920 les élections présidentielles furent irrégulières. Cela peut paraître colossal, mais c'est ainsi. En effet, le collège électoral qui fait choix du Président et du Vice-Président est composé de délégués désignés par chaque Etat et dont le nombre, pour chacun d'eux, est égal à celui des députés et sénateurs que cet Etat envoie au Congrès. L'influence d'un Etat dans le choix du Président est donc fonction du nombre de ses délégués, lequel dépend lui-même pour la plus grosse part, de celui de ses députés au Congrès. En refusant systématiquement depuis 1920 les députés supplémentaires aux Etats qui y avaient droit, on a mutilé leurs forces dans les élections présidentielles, -- au mépris de la Constitution, une fois de plus.

Voilà l'essentiel de ce qu'il y avait à dire à propos des Etats-Unis à ce sujet.

\* \* \*

Que va-t-il se passer en Belgique?

MM. Destrée et Soudan sont partisans d'une réduction du nombre des députés, dans l'intérêt du Parlement lui-même et du travail législatif. Ils ne sont pas seuls.

L'exemple de la Suisse nous montre que si, au Parlement, le *hara-kiri* n'a pas encore été promu au rang de pratique courante, il se trouve des parlementaires quand même pour oser proposer la réduction de leur nombre.

Les Etats-Unis nous prouvent que le nombre des députés ne doit pas nécessairement grossir au rythme de l'augmentation de population, et que dans le cas où rien dans la Constitution ne s'y oppose, la proportion entre représentants et représentés peut varier sans inconvénient si c'est dans le sens de la diminution des représentants.

Mais ces mêmes Etats-Unis nous révèlent qu'aux raisons pratiques et sages militant en faveur de leur réduction, il en est d'autres qui s'opposent, d'autant plus vives et agissantes qu'elles procèdent d'intérêts particuliers et collectifs rebelles à la capitulation.

Le recensement se poursuit. Les prochaines élections auront lieu dans moins de trois ans. Enverrons-nous à la Chambre quelques bavards supplémentaires, ou obtiendrons-nous de réduire le nombre de ceux qui y sévissent?

CH. DU BUS DE WARNAFFE.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

## En enfer, au XX<sup>e</sup> siècle<sup>(1)</sup>

Les avares et les prodiges subissent, dans le quatrième cercle de l'abîme, le même châtement. Divisés en deux troupes, ils roulent d'énormes poids, ils se frappent, ils s'injurient; puis ils repartent en sens contraire et franchissent la moitié du cruel chemin jusqu'au moment où ils se rencontrent de nouveau parmi de lugubres vociférations :

« On trouve toujours des avares, disait l'Anonyme parisien, mais il ne semble point que leur nombre augmente. C'est la prodigalité, et non pas l'avarice, qui est le vice des nouveaux riches : et ceux-ci nous les rencontrons désormais partout; ils empoisonnent le monde de leur vanité encombrante.

« Les fortunes rapidement acquises, s'écrie Jacopo Rusticucci » au seizième chant de l'*Enfer*, ont engendré en toi, Florence, » l'orgueil et les excès dont tu te plains actuellement. » Déjà au XIV<sup>e</sup> siècle, les nouveaux riches, qui pullulaient sur les bords de l'Arno, excitaient la colère et le mépris des honnêtes gens. Que serait-ce aujourd'hui? La guerre, qui a changé de place à l'or et aux billets de banque qui en sont la représentation réduite, a fondé une classe nouvelle, dont les coffres-forts sont pleins à éclater, mais où aucune hérédité ne vient ordonner suivant un rythme traditionnel l'usage décent de la fortune. Ces propriétaires, à qui manquait la leçon des habitudes ancestrales, hier petits marchands, aujourd'hui châtelains de contrebande, se sont laissés éblouir par un éclat auquel leurs yeux n'étaient point accoutumés, et ils ont sombré, sans d'ailleurs jamais s'en douter, dans la platitude et dans le ridicule. Ils avaient été assez intelligents pour savoir gagner de l'argent; mais ils étaient trop bêtes pour avoir jamais appris l'art, infiniment difficile, de savoir le dépenser. C'est une erreur fort répandue de s'imaginer que le premier venu peut acquérir la richesse sans inconvénients. L'opulence qui survient à l'improviste, entraîne l'homme à la dérive, à moins qu'il ne possède une très haute culture intellectuelle, ce qui est rare, ou une très haute valeur morale, ce qui l'est encore bien plus.

» Les nouveaux riches de l'après-guerre sont devenus des prodiges, par appétit brutal de jouissances et par stupide désir d'éblouir. Si ces fantoches n'avaient été que grotesques, nous nous serions contentés de nous moquer d'eux; mais souvent, hélas, ils sont devenus malfaisants, parce qu'ils employaient leur argent à des œuvres mauvaises. Et leurs contemporains, moins heureux, se sont dit : « Si ceux-là ont réussi, pourquoi donc ne réussirions-nous pas nous-mêmes? » La foule s'est faite chaque jour plus nombreuse, des adorateurs du veau d'or, qui, à plat ventre dans la boue, rendent à l'idole sacrée les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. »

\* \* \*

Le douzième chant de l'*Enfer* est connu sous le nom de chant des Centaures, parce que les damnés, plongés dans les flots de sang du Phlégéon, sont gardés par ces étranges animaux qui percent de leurs flèches tous ceux qui essaieraient de se soustraire au châtement. Chiron, qui fut le maître d'Achille, renseigne aimablement les deux voyageurs sur les réprouvés confiés à sa vigilance : ceux qui ont répandu le sang sur la terre subissent la peine du talion, et dans le sang bouillant ils brûlent éternellement. Là sont les tyrans, Alexandre, Denys de Syracuse, Ezzelino da Romano, Obizzo d'Este, Attila, Pyrrhus, Sextus Pompée, et, à côté de ces personnages illustres, les simples bandits qui terrorisaient les grands chemins.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 23 janvier 1931.

Une note assez brève encadrait ce passage : « Aujourd'hui le progrès a beaucoup perfectionné les moyens de tuer. Les brigands dantesques, qui se postaient aux coins des routes, le poignard à la main, pour détrousser les voyageurs, ont pour successeurs des brigands autrement redoutables parce qu'ils disposent de meilleures armes.

» Le bon bourgeois qui, chaque matin, ouvre son journal en dégustant son petit pain et son café au lait, sent avec délices un léger frisson, qui lui parcourt la colonne vertébrale, lorsqu'il lit, dans la tiédeur assoupissante de son chauffage central, les exploits sans cesse renouvelés des Bonnot et de leurs émules. Il se souvient, s'il est Parisien, d'avoir entendu les camelots crier il y a quelques années : « Demandez le récit du crime de la rue Ordener! Un garçon » de recettes assassiné en plein jour! Les meurtriers font feu et prennent la fuite! » Et les coups de browning succédaient aux coups de browning. Ce ne fut d'ailleurs, comme chacun sait, qu'un lever de rideau.

» Bandits en auto, plus ou moins masqués, qui ont dévalisé un encaisseur, pillé une bijouterie, mis à sac un wagon-poste, ou arraché leurs portefeuilles à des voyageurs d'express internationaux sous la menace du revolver... le sang coule tous les jours pour satisfaire leurs passions brutales, et tous les jours la nappe sanglante du Phlégéon reçoit une proie nouvelle.

» Il faut ajouter cependant que la découverte des anesthésiques a beaucoup facilité ce genre d'opérations. Avec un peu d'adresse et de chloroforme, il n'est pas impossible d'avoir de l'argent sans verser du sang, ce qui a l'avantage d'écarter le spectre de la guilotine, pour le cas où la police aurait l'indiscrétion de s'occuper des affaires des autres. »

\* \* \*

Au chant des usuriers, l'Anonyme parisien avait simplement écrit : « Voir les voleurs; il n'y a plus aujourd'hui de différence appréciable entre l'usure et les vols d'une certaine espèce ». Et sur les vers qui nous racontent le supplice des séducteurs, fouettés par les diables, il n'avait aussi apporté qu'un bref commentaire, que je me contente de résumer en quelques mots : « La traite des blanches; il n'y a que les naïfs à s'imaginer que c'est un commerce du vieux temps; tel individu roule dans une somptueuse limousine qui s'est enrichi à cet ignoble métier ».

\* \* \*

Mais le châtement des flatteurs, des adulateurs, avait inspiré à la méchante humeur de l'Anonyme parisien de plus amples développements. Ce châtement, il est difficile d'exposer avec une trop grande précision en quoi il consiste. Le plus simple est peut-être de citer le texte italien :

*Quivi venimmo, e quindi giù nel fosso  
Vidi gente atuffate in uno sterco,  
Che dagli uman privati pareva mosso.*

On ne peut guère traduire décemment ce tercet dantesque que par la phrase héroïque de Waterloo : la garde meurt et ne se rend pas.

L'Anonyme s'était manifestement plu à stigmatiser les basses flagorneries qui sont un des caractères les mieux établis de notre époque : « La néfaste influence exercée sur les princes par les flatteurs, disait-il, a été dénoncée, en prose et en vers, par les historiens, les moralistes, les orateurs et les poètes de tous les temps :

*Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux rois la colère céleste.*

» Rien de plus justifié que cette critique acerbe. Mais s'imaginait-on, par hasard, que l'établissement des régimes démocratiques ait supprimé les inconvénients néfastes de l'adulation? Il faudrait, pour nourrir cette illusion, avoir une dose invraisemblable de candeur. Il y a vingt-cinq siècles que le génie d'Aristophane a tourné en ridicule de pareilles billevesées. Le bonhomme Dèmos, de la comédie des *Chevaliers*, ce vieillard ridicule et gâteux, gobe-mouches stupide, à qui l'on fait avaler, à la seule condition de les entourer de miel, les pires inepties, incarne aussi bien les peuples du XX<sup>e</sup> siècle que les Athéniens de la guerre du Péloponèse. Le chœur le dépeint ainsi : « O peuple, c'est une belle chose que ta puissance, puisque tout tremble devant toi, comme devant un tyran; mais tu te laisses aisément séduire, tu aimes à être caressé, trompé; tu écoutes, bouche béante, le premier qui parle, et aussitôt ton esprit te laisse là pour aller battre la campagne ».

» Démosthène, dans cette comédie, trace du même personnage une silhouette analogue : « Nous avons un maître plein de colère, brutal et atrabilaire. Son nom est le peuple, petit vieillard rageur et quelque peu sourd. Le mois dernier, il a acheté un esclave, un corroyeur de Paphlagonie, la méchanceté et la calomnie en personne. Celui-ci, démêlant l'humeur du bonhomme, s'est mis à faire le chien couchant, à le caresser, à le cajoler, à l'amorcer avec des roignures de cuir. Il nous tient à distance et ne permet pas qu'un autre fasse la cour au maître. Et quand il le voit bien stupide il se met à l'œuvre ».

» Toujours dans les *Chevaliers* : « Un candidat au gouvernement de la République fait au peuple ses offres de service : « J'ai un oracle qui te concerne, et il dit que tu sera un aigle et que tu régneras sur toute la terre ». Et un autre candidat de répliquer : « Moi j'ai aussi un oracle, et il dit, ô peuple, que tu régneras non seulement sur la terre mais encore sur la mer, que tu jugeras dans les contrées les plus éloignées et que tu l'y bourreras d'épices. »

» Traduisons en langage de notre époque et remplaçons les épices par du champagne. Dante et Aristophane commentant les affiches électorales du XX<sup>e</sup> siècle! Le premier plongeant dans une fosse immonde les adulateurs du peuple, le second le fouettant comme des chiens et essayant vainement de faire entendre au bonhomme Dèmos qu'il se laisse honteusement duper par tous ceux qui lui promettent de transformer en vin l'eau des fontaines les plus limpides.

» Le candidat athénien du siècle de Démosthène faisait, comme dit Aristophane, le chien couchant devant le peuple. En notre temps de lumières, qu'y a-t-il donc de changé?

» On ne juge bien de toute la beauté de ce genre de spectacle que pendant les périodes électorales. Pour deux ou trois candidats honnêtes, il en est vingt de méprisables et cinq de crapuleux. Avant le scrutin, ils rampent comme des chiens sous la cravache du peuple. Mais, après le scrutin, c'est le peuple qui rampe aux pieds de ses élus. Il y a toujours quelqu'un le ventre à terre, et la flagornerie politique mérite aujourd'hui comme autrefois les coups de fouet des *Chevaliers* et le supplice infect de la *Divine Comédie*.

» Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

ALEXANDRE MASSERON.

(A suivre.)

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### La philologie en Belgique

C'est encore à M. Alphonse Roersch que nous devons le tableau de la Philologie orientale dans le tome III de l'*Histoire contemporaine de la Belgique* dont nous avons commencé l'analyse.

M. Roersch ne dissimule pas que jusque vers 1890 l'orientalisme a seulement fait école à Louvain, mais il faut convenir que depuis la fondation de l'Université catholique, l'école de Louvain, illustrée par ses maîtres et l'importance de leurs travaux s'est acquise une renommée universelle. Deux érudits de premier plan ouvrent la marche : l'hébraïsant Beelen et Félix Nève, indianiste et arménisant. A leur suite, parmi de nombreux disciples, Mgr Lamy, particulièrement versé dans le syriaque, et Mgr de Harlez qui s'est couvert de gloire par le nombre, l'étendue, la valeur de ses travaux sur les doctrines philosophiques et religieuses de l'Inde et de la Chine. Mgr Cartuyvels m'a souvent répété le trait que certifiât le R. P. Van den Gheyn à Alphonse Roersch, à savoir que les Parsis de Bombay consultèrent l'éminent indianiste de Louvain sur l'interprétation de certaines obscurités de l'Avesta, et que, à la suite de cette consultation presque officielle, ils traduisirent en leur langue les commentaires de Mgr de Harlez, jugés par eux les plus aptes à mettre d'accord leur enseignement avec les exigences de la science moderne.

La merveille c'est que de cette féconde carrière scientifique, encore prolongée en quelque sorte par la création de la revue *La Muséon* qui devait absorber la *Revue des Religions*, nous sommes redevables, pour bonne part, à la santé fragile du distingué prélat, obligé de se démettre de ses fonctions de sous-directeur du Collège Saint-Quirin, à Huy, pour se confiner dans une studieuse retraite. Doué d'une plus forte constitution, cet homme d'action se serait jeté dans la lutte, au dam de la science, comme l'attesta son ahurissante intervention dans la polémique démocratique.

De tels maîtres devaient laisser derrière eux un sillage où l'on vit entrer une pléiade de savants : le chanoine Forget, arabisant; Philémon Colinet, sanscritiste; Van Hoonacker, hébraïsant; Mgr Hebbelynck, adonné aux langues égyptiennes; Mgr Coppieters, hébraïsant; Mgr Ladeuze qui s'est signalé par ses remarquables études sur le pachomisme; Albert Carnoy, également compétent en sanscrit, zend, pehlvi; l'abbé Lefort qui fait preuve d'une éminente supériorité dans la philologie copte où Mgr Ladeuze, hélas trop tôt ravi à la science par ses hautes destinées, l'avait précédé.

Louis de La Vallée-Poussin appartient à une famille privilégiée par les dons les plus rares de l'intelligence, il est le neveu du géologue qui enseigna, à Louvain, le cousin du célèbre mathématicien de la même université. Il a fait de brillantes humanités au Collège Saint-Servais, à Liège, sous les auspices de son grand-père, le très lettré président de Monge. Très tôt dirigé vers l'orientalisme par Mgr de Harlez, il occupa, jeune encore, la chaire de sanscrit à l'Université de Gand et ne tarda pas à passer pour être un des premiers spécialistes du monde. Il a pénétré beaucoup plus avant que ses maîtres dans la pensée hindoue. Bouddhisme, vedisme, brahmanisme n'ont pas de secret par cet Européen, qui s'est fait un cerveau hindou et se joue parmi les subtilités et les rêves de ce mystérieux Orient. Son œuvre est immense. A. Roersch cite le témoignage très curieux de M. Sylvain Lévi, indianiste du Collège de France : « Lorsque le célèbre explorateur sir Aurel Stein revint de sa dernière expédition dans l'Asie centrale, c'est à M. de La Vallée-Poussin qu'il confia l'édition des fragments bouddhiques qu'il avait rapportés. Une telle désignation était le plus éloquent des suffrages ».

L'orientalisme est représenté avec distinction par Eugène Monseur, à l'Université de Bruxelles, et par A. Bricteux, à celle de Liège. Mais Louvain garde la prééminence, avec ses doctorats en langues orientales et en langues sémitiques, avec sa chaire des langues congolaises.

Ici encore, il faut mettre en vedette les Bollandistes et ce nous est un vrai sujet de joie et de fierté de consigner le jugement porté sur le P. Paul Peeters par M. Henri Grégoire : « Ce philologue, pourvu de dons exceptionnels et de connaissances vraiment prodigieuses par l'étendue et la profondeur, occupe une place unique en Europe au seuil de la philologie orientale; sa vaste érudition domine le prochain Orient, arabe, syrien, arménien, copte, géorgien et slave ».

Au nom de ce modeste et grand religieux, M. Alphonse Roersch associe celui du P. Lammens, professeur à Beyrouth, historien doublé d'un arabisant de marque, et conserve le souvenir du P. Delattre, assyriologue de valeur qui fut, à ses heures, un polémiste étincelant de verve, notamment dans une fameuse rencontre avec Picard.

Me pardonnera-t-on dans cette grave revue de rappeler ici un souvenir capable de déridier les fronts les plus austères. Edmond Picard, qui ne se contentait pas d'être jurisconsulte, avocat, critique d'art, conférencier, publiciste, polygraphe, avait voulu attester son universalité en se lançant un beau jour dans les langues sémitiques. Il avait publié un petit volume, mince de science, gros de prétention, pompeusement intitulé *La Synthèse de l'anti-sémitisme*.

Le livre suscita une polémique dans laquelle intervint le R. P. Delattre pour relever de grossières erreurs de traduction du très disert avocat qui s'était improvisé hébraïsant. Il lui reprochait entre autres bévues d'avoir pris de travers un mot hébraïque pour avoir perdu de vue le signe orthographique, la *cédille* qui peut complètement modifier l'acception d'un terme. Là-dessus, Edmond Picard se fâcha, se gaussa de son critique. « Quoi? On prétend faire état d'une cédille, d'une vétille, d'un rien du tout! » — Et le matois jésuite de répliquer : « Une cédille, maître Picard, est autrement importante que vous le croyez : ajoutez-en une à votre nom et vous sentirez la différence! »

\* \* \*

L'intérêt spécial de la monographie que nous venons d'analyser rapidement est de montrer comment, ainsi que s'exprime A. Roersch, le labeur du temps présent se relie aux plus belles traditions du passé. La Belgique du XVI<sup>e</sup> siècle a connu des orientalistes qui ne le cèdent pas à ses hellénistes et à ses latinistes et qui ont trouvé chez nous, en ce dernier siècle de notre histoire, de dignes continuateurs. Et l'auteur d'évoquer Campensis (1490-1538), professeur d'hébreu à Louvain; Drusius, d'Audenaerde (1550-1616), loué par Bossuet, professeur à Oxford et à Leyde; André Masius, de Lennik-en-Brabant (1516-1573), hébraïsant et syriacisant, collaborateur de la *Bible polyglotte* de Christophe Plantin; Nicolas Clénard, enfin, originaire de Diest (1495-1542) qu'Alphonse Roersch est parvenu à mettre en pleine lumière et qui, de notre point de vue, provoqua l'admiration du sultan de Fez par sa connaissance approfondie de l'arabe.

C'est un motif de patriotique satisfaction de constater que le flambeau de l'orientalisme ne s'est pas éteint chez nous et que depuis la Renaissance jusqu'à nos jours il a passé à des gardiens vigilants de la tradition. Je ne veux pas omettre de citer en finissant le nom de ce savant bruxellois, Eugène Jacquet, fauché dans sa fleur, à vingt-sept ans, qui avait suivi les cours de Burnouf et éveillé de si magnifiques espérances par sa précoce collaboration au *Journal asiatique* et au déchiffrement des inscriptions cunéiformes de Persépolis. Il fut emporté à Paris même, en 1838, où il se préparait à la restauration de ces études dans sa patrie indépendante. Un pieux souvenir était dû au lever de ce jeune astre.

J. SCHYRGENS.

## ÉTATS-UNIS

### Pour ou contre la civilisation américaine

Nous avons signalé déjà quelques réponses à l'enquête que mène dans Figaro, M. Gérard de Catalogne. Voici encore deux témoignages intéressants :

De Henri Ghéon

Je ne connais pas l'Amérique. Je raisonne sur les on-dit. Ces réflexions, sous toutes réserves.

Ne pas oublier que ce peuple jeune est sorti des « laissés pour compte » des peuples les plus vieux du continent européen. D'où sa puérilité, mais aussi sa sénilité. D'où son inculture d'une part, sa nostalgie de la culture, de l'autre.

Il veut tout faire par lui-même et il sait au fond qu'il ne le peut pas. Mais il ne l'avouera jamais. Il a le nombre.

L'industrialisme serait né sans lui, et la taylorisation, et la folie de la vitesse. Mais ils n'auraient pas pris ailleurs ces monstrueuses proportions.

Dans ce pays, tout a enflé, tout aspire à la quantité (production, religion, art et spectacles) pour remplacer la qualité qui ne se fabrique pas en série, qui veut des siècles et des siècles de patience. L'Américain moyen demande à la quantité de l'étourdir, de lui faire oublier cette infériorité sans prochain remède.

Non, on ne saurait, selon moi, appeler civilisation ou culture ce composé d'automatisme, de moralisme et de sensualisme, sur lequel un grand peuple a résolu le paradoxe de vivre et de subsister.

Mais la quantité a une limite — et le confort, et la vitesse aussi. Ils apportent la mort après avoir semblé infuser un surcroît de vie. A ce détour, on attend les Yankees.

Il existe, me dit-on, des noyaux de bon goût, de foi véritable, de science pure, assez actifs pour nous permettre d'espérer. Je n'en veux pas douter. Je suis sûr qu'à la longue ils feront fonction de levain ou de ferment spirituel. Mais notre devoir envers l'Amérique est de l'aider à discerner en elle ces éléments de qualité en cultivant les nôtres avec plus de soin. *Francisons-nous* résolument, si nous voulons *désaméricaniser*, civiliser le nouveau monde. Une chose moralement, physiquement certaine, c'est que l'homme tel que Dieu l'a fait, quel que soit son ciel ou sa race, ne saurait très longtemps aller de ce train. Nous n'entrons pas dans un état nouveau, mais nous traversons une crise. Si l'Amérique consentait seulement à se rendre compte que le mode de vie et les richesses qu'elle apporte au monde sont essentiellement temporels et temporaires, peut-être n'attendrait-elle pas la catastrophe pour freiner.

Il faut bien l'avouer, c'est le *spirituel* qui lui manque. L'Amérique a-t-elle des saints? Un seul — et tout serait sauvé.

De Robert Vallery-Radot

L'esprit de l'homme a toujours tendu à incarner dans un mythe les traits essentiels des démons successifs qui le possèdent. Il y a quelque vingt ans, encore mal réveillée de la lourde ivresse où l'avaient plongée les philtres wagnériens et nietzchéens, la France appelait germanisme tout ce qui contrariait ses idées claires en

déifiant les sursauts de l'instinct. Aujourd'hui, l'effroyable esclavage où la précipite — avec la cadence rigoureuse de la chute des corps — le seul culte des valeurs économiques, lui fait appeler américanisme cette régression du type humain vers l'âge des cavernes où l'homme, n'ayant pas encore constitué de cités sous la protection de ses dieux, n'avait pas le temps de réfléchir sur sa destinée et tendait toutes les ressources de son génie à tuer des bêtes pour se nourrir et se vêtir. Est-ce à dire qu'il faille croire que le retour à la vie animale soit spécifiquement américain? Evidemment non, pas plus que l'anéantissement de la personnalité dans un délire collectif ne saurait être spécifiquement allemand. L'Amérique a ses Edgar Poe et ses Whistler, comme l'Allemagne a ses Bach et ses Goethe.

Mais il est très vrai que l'Amérique — au témoignage même de ses écrivains les plus nobles, et à part quelques mécènes au goût intelligent et délicat — est le pays où le mépris des besoins de l'âme au bénéfice d'un bien-être matériel le plus grossièrement tyrannique s'affiche avec le plus de frénésie orgueilleuse, comme il est vrai que l'Allemagne est le bouillon de culture où se développent le plus facilement les ferments les plus troubles des folies religieuses et sociales. On peut donc donner sans trop d'injustice le nom d'américaine à cette civilisation vers laquelle, avec autant de précision qu'un théorème, nous achemine la puissance malfaisante que nous adorons ingénument sous le nom de Progrès. Seulement, il faut bien se garder de mettre l'accent sur la race et de nous décharger ainsi de nos propres responsabilités.

Ceci dit, les cinq questions que vous posez trouvent leur réponse dans les remarques ci-dessus formulées; car il est évident qu'une civilisation entièrement déchristianisée, où le Marchand règne et gouverne, sans contrepoids, au nom de la seule richesse, ne peut qu'accélérer sa ruine. « Un bazar n'est pas une cité », observait profondément Lamennais, il y a une centaine d'années, au moment où les premiers développements de l'industrie commençaient de faire délirer les têtes bourgeoises. Jamais un comptoir ne tiendra lieu d'autel, car seul l'autel donne un sens aux travaux de la cité. Homère se rencontre ici avec le Psalmiste.

La civilisation dite américaine ne peut aboutir qu'à la concentration progressive de tous les moyens de production et d'échanges aussi bien moraux que matériels, entre les mains de quelques potentats financiers, cachés derrière de puissantes sociétés anonymes internationales. Les Etats continueront de perdre à ce jeu le peu d'indépendance qui leur reste. Enseignement, justice, presse, librairie, tout s'achètera, tout se vendra de plus en plus, et les hommes, de plus en plus asservis, environnés de mensonges, étourdis de paroles, fouaillés par des convoitises toujours accrues, ignorant tout du glorieux passé de leurs pères, n'ayant même plus le désir de prolonger dans l'avenir une existence aussi misérable, tourneront leur meule monotone dans un présent sans issue, ne trouvant plus de refuge que dans une mort sans espérance.

A moins qu'un nouveau François d'Assise ne vienne nous enseigner cette vérité trop oubliée qui fit la grandeur de la Grèce comme de Rome, de la Chine comme de l'Égypte, que la joie parfaite est dans l'Esprit et non dans la Chair...

**Caisse Hypothécaire Anversoise**

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Régistre du Commerce d'Anvers n° 1188

**CAPITAL : frs 40.000.000**

**RESERVES : frs 58.302.943,41**

**FONDS SOCIAL : frs 96.302.943,41**

<p style="text-align: center;"><small>Siège Social :</small></p> <p style="text-align: center;"><b>ANVERS, rue des Tanneurs, 35</b></p> <p style="text-align: center;"><small>Tél. n° 302.30-302,91</small></p>	<p style="text-align: center;"><small>Siège de Bruxelles</small></p> <p style="text-align: center;"><b>44, Boulevard du Rogent, 44</b></p> <p style="text-align: center;"><small>Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 64</small></p>
---	---

**SUCOURSALS DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101**

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**

Obligations Foncières

**Caisse d'Épargne Intérêts 3.80 % : 5 % et 5.50 %**

**Agences dans les villes et les principales communes du Pays**

**LOCATION DE COFFRES-FORTS** 672

**SOCIÉTÉ HOLLANDAISE DE BANQUE**

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

**Siège social : 46-48, rue des Colonies, Bruxelles**

Filiale de la Banque Jordaan & C<sup>e</sup>, Paris

---

Toutes opérations de banque; comptes courants et de dépôts; achat et vente de chèques sur tous pays et monnaies étrangères; achat de coupons, gérance de fortunes, garde de titres, vérification de tirages, ordres de bourses sur toutes places; renseignements sur toute valeur belge ou étrangère. Spécialité en valeurs hollandaises, américaines et canadiennes. Derniers renseignements sur valeurs françaises

**Taux d'intérêt actuel en compte à préavis: 4 pour cent.**

570.